



HISTOIRE
COMIQUE
DES ÉTAT ET EMPIRE
DE LA LUNE.

LA lune étoit en son plein, le ciel étoit découvert, & neuf heures du soir étoient sonnées, lorsque revenant de Clamard près Paris (où M. de Guigy le fils, qui en est seigneur, nous avoit régalez plusieurs de mes amis & moi,) les diverses pensées que nous donna cette boule de safran, nous défrayèrent sur le chemin; de sorte que les yeux noyés dans cet astre, tantôt l'un le prenoit pour une lucarne du ciel; tantôt un autre assuroit que c'étoit la platine où Diane dresse les rabats d'Apollon; un autre, que ce pouvoit bien être le soleil lui-même, qui s'étant au soir dépouillé de ses rayons, regardoit par un trou ce qu'on faisoit au monde quand il n'y

étoit pas. Et moi, leur dis-je, qui souhaite mêler mes enthousiasmes aux vôtres, je crois, sans m'amuser aux imaginations pointues dont vous chatouillez le tems pour le faire marcher plus vite, que la lune est un monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de lune. Quelques-uns de la compagnie me régalerent d'un grand éclat de rire. Ainsi peut-être, leur dis-je, se moque-t-on maintenant dans la lune de quelque autre, qui soutient que ce globe-ci est un monde : mais j'eus beau leur alléguer que plusieurs grands hommes avoient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à rire de plus belle.

Cette pensée cependant, dont la hardiesse bialsoit à mon humeur, affermie par la contradiction, se plongea si profondément chez moi, que pendant tout le reste du chemin je demeurai gros de mille définitions de lune, dont je ne pouvois accoucher : de sorte qu'à force d'appuyer cette croyance burlesque par des raisonnemens presque sérieux, il s'en falloit peu que je n'y désérasse déjà ; quand le miracle, ou l'accident, la providence, la fortune, ou peut-être ce qu'on nommera vision, fiction, chimère, ou folie, si l'on veut, me fournit l'occasion qui m'engagea à ce discours. Etant arrivé chez moi, je montai dans mon cabinet,

où je trouvai sur la table un livre ouvert, que je n'y avois point mis; c'étoit celui de Cardan; & quoique je n'eusse pas dessein d'y lire, je tombai de la vue, comme par force, sur une histoire de ce philosophe, qui dit, qu'étudiant un soir à la chandelle, il apperçut entrer au travers des portes fermées, deux grands vieillards, lesquels, après beaucoup d'interrogations qu'il leur fit, répondirent qu'ils étoient habitans de la lune, & en même tems disparurent. Je demeurai si surpris, tant de voir un livre qui s'étoit apporté là tout seul, que de l'endroit où il s'étoit rencontré ouvert, que je pris cet enchaînement d'incidens pour une inspiration de faire connoître aux hommes que la lune est un monde. Quoi, disois-je en moi-même, après avoir tout aujourd'hui parlé d'une chose, un livre, qui peut-être est le seul au monde où cette matière se traite si particulièrement, voler de ma bibliothèque sur ma table; devenir capable de raison, pour s'ouvrir justement à l'endroit d'une aventure si merveilleuse; entraîner mes yeux dessus, comme par force, & fournir ensuite à ma fantaisie les réflexions, & à ma volonté les desseins que je fais! Sans doute, continuois-je, les deux vieillards qui apparurent à ce grand homme, sont ceux-là même qui ont dérangé

mon livre , & qui l'ont ouvert sur cette page ; pour s'épargner la peine de me faire la harangue qu'ils ont faite à Cardan. Mais , ajoutois-je , je ne saurois m'éclaircir de ce doute , si je ne monte jusques-là. Et pourquoi non ? me répondois-je aussi-tôt. Prométhée fut bien autrefois au ciel y dérober du feu. Suis-je moins hardi que lui ? & ai-je lieu de n'en pas espérer un succès aussi favorable ?

A ces boutades , qu'on nommera peut-être des accès de fièvre chaude , succéda l'espérance de faire réussir un si beau voyage : de sorte que je m'enfermai , pour en venir à bout , dans une maison de campagne assez écartée , où , après avoir flatté mes rêveries de quelques moyens proportionnés à mon sujet , voici comme je montai au ciel.

J'avois attaché tout autour de moi quantité de fioles pleines de rosée , sur lesquelles le soleil dardoit ses rayons si violemment , que la chaleur qui les attiroit , comme elle fait les plus grosses nuées , m'éleva si haut , qu'enfin je me trouvai au dessus de la moyenne région : mais comme cette attraction me faisoit monter avec tant de rapidité , qu'au lieu de m'approcher de la lune , comme je prétendois , elle me paroissoit plus éloignée qu'à mon départ , je cassai plusieurs de mes fioles , jusqu'à ce

que je sentis que ma pesanteur surmontoit l'attraction, & que je redescendois vers la terre. Mon opinion ne fut point fausse, car j'y retombai quelque tems après; & à compter de l'heure que j'en étois parti, il devoit être minuit. Cependant je reconnus que le soleil étoit alors au plus haut de l'horizon, & qu'il étoit là midi. Je vous laisse à penser combien je fus étonné. Certes, je le fus de si bonne sorte, que ne sachant à quoi attribuer ce miracle, j'eus l'insolence de m'imaginer qu'en faveur de ma hardiesse, dieu avoit encore une fois recloué le soleil aux cieux, afin d'éclairer une si généreuse entreprise. Ce qui accrut mon étonnement, ce fut de ne point connoître le pays où j'étois, vu qu'il me sembloit qu'étant monté droit, je devois être descendu au même lieu d'où j'étois parti. Equipé pourtant comme j'étois, je m'acheminai vers une espèce de chaumière, où j'apperçus de la fumée; & j'en étois à peine à une portée de pistolet, que je me vis entouré d'un grand nombre d'homme tous nus. Ils parurent fort surpris de ma rencontre; car j'étois le premier, à ce que je pense, qu'ils eussent jamais vu habillé de bouteilles; & pour renverser encore toutes les interprétations qu'ils auroient pu donner à cet équipage, ils voyoient

qu'en marchant je ne touchois presque point à la terre : aussi ne savoient-ils pas qu'au moindre branle que je donnois à mon corps, l'ardeur des rayons de midi me soulevoit avec ma rosée; & que mes fioles n'étant plus en assez grand nombre, j'aurois pu être à leur vue enlevé dans les airs. Je voulus les aborder; mais comme si la frayeur les eût changés en oiseaux, un moment les vit perdre dans la forêt prochaine. J'en attrapai un toutefois, dont les jambes sans doute avoient trahi le cœur. Je lui demandai avec bien de la peine, (car j'étois tout essoufflé) combien l'on comptoit delà à Paris, & depuis quand en France le monde alloit tout nud, & pourquoi ils me fuyoient avec tant d'épouvante? Cet homme à qui je parlois, étoit un vieillard olivâtre, qui d'abord se jetta à mes genoux; & joignant les mains en haut derrière la tête, ouvrit la bouche, & ferma les yeux. Il marmota longtemps entre ses dents; mais je ne discernai point qu'il articulât rien; de façon que je pris son langage pour le gazouillement entroué d'un muet.

A quelque tems delà je vis arriver une compagnie de soldats tambour-battant, & j'en remarquai deux se séparer du gros pour me reconnoître. Quand ils furent assez proches pour

être entendus, je leur demandai où j'étois. Vous êtes en France, me répondirent-ils : mais quel diable vous a mis en cet état ? & d'où vient que nous ne vous connoissons point ? Est-ce que les vaisseaux sont arrivés ? En allez-vous donner avis à M. le gouverneur ? & pourquoi avez-vous divisé votre eau-de-vie en tant de bouteilles ? A tout cela je leur repartis, que le diable ne m'avoit point mis en cet état ; qu'ils ne me connoissoient pas, à cause qu'ils ne pouvoient pas connoître tous les hommes ; que je ne savois point que la Seine portât de navires à Paris : que je n'avois point d'avis à donner à M. le maréchal de l'Hospital, & que je n'étois point chargé d'eau-de-vie. Oh, oh, me dirent-ils, me prenant par le bras, vous faites le gaillard ! M. le gouverneur vous connoitra bien, lui. Ils me menèrent vers leur gros, où j'appris que j'étois véritablement en France, mais en la Nouvelle : de sorte qu'à quelque tems de-là je fus présenté au vice-roi, qui me demanda mon pays, mon nom & ma qualité ; & après que je l'eus satisfait, lui contant l'agréable succès de mon voyage, soit qu'il le crût, soit qu'il feignît de le croire, il eut la bonté de me faire donner une chambre dans son appartement. Mon bonheur fut grand, de rencontrer un homme capable de hautes opinions, & qui

ne s'étonna point, quand je lui dis qu'il falloit que la terre eût tourné pendant mon élévation; puisqu'ayant commencé de monter à deux lieues de Paris, j'étois tombé par une ligne quasi perpendiculaire en Canada.

Le soir, comme je m'allois coucher, il entra dans ma chambre, & me dit: je ne serois pas venu interrompre votre repos, si je n'avois cru qu'une personne qui a pu trouver le secret de faire tant de chemin en un demi-jour, n'ait pas eu aussi celui de ne se point lasser. Mais vous ne savez pas, ajouta-t-il, la plaisante querelle que je viens d'avoir pour vous avec nos pères? Ils veulent absolument que vous soyez magicien; & la plus grande grace que vous puissiez obtenir d'eux, est de ne passer que pour imposteur. Et en effet, ce mouvement que vous attribuez à la terre, est un paradoxe assez délicat; & pour moi, je vous dirai franchement, que ce qui fait que je ne suis pas de votre opinion, c'est qu'encore qu'hier vous soyez parti de Paris, vous pouvez être arrivé aujourd'hui en cette contrée, sans que la terre ait tourné: car le soleil vous ayant enlevé par le moyen de vos bouteilles, ne doit-il pas vous avoir amené ici, puisque, selon Ptolomée & les philosophes modernes, il chemine du biais que vous faites

marcher la terre ? Et puis, quelle grande vraisemblance avez-vous, pour vous figurer que le soleil soit immobile, quand nous le voyons marcher ? & quelle apparence que la terre tourne avec tant de rapidité, quand nous la sentons ferme dessous nous ? Monsieur, lui repliquai-je, voici les raisons à peu près qui nous obligent à le préjuger. Premièrement, il est du sens commun, de croire que le soleil a pris place au centre de l'univers, puisque tous les corps qui sont dans la nature, ont besoin de ce feu radical ; qu'il habite au cœur du royaume, pour être en état de satisfaire promptement à la nécessité de chaque partie ; & que la cause des générations soit placée au milieu de tous les corps, pour y agir également, & plus aisément : de même que la sage nature a placé les parties génitales dans l'homme, les pepins dans le centre des pommes, les noyaux au milieu de leur fruit : & de même que l'oignon conserve, à l'abri de cent écorces qui l'environnent, le précieux germe, où dix millions d'autres ont à puiser leur essence : car cette pomme est un petit univers à soi-même, dont le pepin, plus chaud que les autres parties, est le soleil, qui répand autour de soi la chaleur conservatrice de son globe : & ce germe, dans cette opinion, est le petit soleil de ce petit

124 É T A T E T E M P I R E

monde, qui réchauffe & nourrit le fel végétatif de cette petite masse. Cela donc supposé, je dis que la terre ayant besoin de la lumière, de la chaleur, & de l'influence de ce grand feu, elle se tourne autour de lui, pour recevoir également en toutes ses parties cette vertu qui la conserve : car il seroit aussi ridicule de croire que ce grand corps lumineux tourne autour d'un point dont il n'a que faire, que de s'imaginer, quand nous voyons une alouette rôtie, qu'on a pour la cuire tourné la cheminée à l'entour : autrement, si c'étoit au soleil à faire cette corvée, il sembleroit que la médecine eût besoin du malade ; que le fort dût plier sous le foible, le grand servir au petit ; & qu'au lieu qu'un vaisseau cingle le long des côtes d'une province, la province tourneroit autour du vaisseau. Que si vous avez peine à comprendre comment une masse si lourde se peut mouvoir ; dites-moi, je vous prie, les astres & les cieux que vous faites si solides, sont-ils plus légers ? Encore est-il plus aisé à nous qui sommes assurés de la rondeur de la terre, de conclure son mouvement par sa figure : mais pourquoi supposer le ciel rond, puisque vous ne le pouvez savoir, & que de toutes les figures, s'il n'a pas celle-ci, il est certain qu'il ne se peut mouvoir ? Je ne vous

reproche point vos excentriques, ni vos épicycles, que vous ne sauriez expliquer que très-confusément, & dont je sauve mon système. Parlons seulement des causes naturelles de ce mouvement. Vous êtes contraints, vous autres, de recourir aux intelligences, qui remuent & gouvernent vos globes. Mais moi, sans interrompre le repos du souverain être, qui sans doute a créé la nature toute parfaite, & de la sagesse duquel il est de l'avoir achevée, de telle sorte que l'ayant accomplie pour une chose, il ne l'ait pas rendue défectueuse pour une autre; je dis que les rayons du soleil, avec ses influences, venant à frapper dessus par leur circulation, la font tourner, comme nous faisons tourner un globe en le frappant de la main; ou de même que les fumées qui s'évaporent continuellement de son sein du côté que le soleil la regarde, repercutées par le froid de la moyenne région, rejettent dessus, & de nécessité, ne la pouvant frapper que de biais, la font ainsi pirouetter.

L'explication des deux autres mouvemens est encore embrouillée. Considérez un peu, je vous prie... A ces mots, le vice-roi m'interrompit. J'aime mieux, dit-il, vous dispenser de cette peine (aussi-bien ai-je lu sur ce sujet quelques livres de Gassendi;) mais à la charge

que vous écouterez ce que me répondit un jour un de nos pères, qui soutenoit votre opinion. En effet, disoit-il, je m'imagine que la terre tourne, non point pour les raisons qu'allègue Copernic, mais parce que le feu d'enfer étant enclos au centre de la terre, les damnés qui veulent fuir l'ardeur de sa flamme, gravissent, pour s'en éloigner, contre la voûte, & font ainsi tourner la terre, comme un ch'en fait tourner une roue, lorsqu'il court enfermé dedans.

Nous louâmes quelque tems cette pensée, comme un pur effet du zèle de ce bon père; & enfin, le vice-roi me dit qu'il s'étonnoit fort, vu que le système de Ptolomée étoit si peu probable, qu'il eût été si généralement reçu. Monsieur, lui répondis-je, la plupart des hommes qui ne jugent que par les sens, se sont laissé persuader à leurs yeux; & de même que celui dont le vaisseau vogue terre à terre, croit demeurer immobile, & que le rivage chemine; ainsi les hommes tournant avec la terre autour du ciel, ont cru que c'étoit le ciel lui-même qui tournoit autour d'eux. Ajoutez à cela l'orgueil insupportable des humains, qui se persuadent que la nature n'a été faite que pour eux, comme s'il étoit vraisemblable que le soleil, un grand corps quatre cens trente-quatre fois plus vaste

que la terre, n'eût été allumé que pour mûrir
ses raisins, & pommer les choux. Quant à moi,
bien loin de contenter à leur insolence, je crois
que les planètes sont des mondes autour du
soleil, & que les étoiles fixes sont aussi des
soleils qui ont des planètes autour d'eux, c'est-
à-dire, des mondes que nous ne voyons pas
d'ici, à cause de leur petitesse, & parce que
leur lumière empruntée ne sauroit venir jusqu'à
nous: car comment en bonne foi, s'imaginer
que ces globes si spacieux ne soient que de
grandes campagnes désertes, & que le nôtre,
à cause que nous y campons, ait été bâti pour
une douzaine de petits superbes? Quoi, parce
que le soleil compasse nos jours & nos années,
est-ce à dire pour cela qu'il n'ait été construit
qu'afin que nous ne frappions pas de la tête
contre les murs? Non, non, si ce dieu visible
éclaire l'homme, c'est par accident, comme le
flambeau du roi éclaire par accident un croche-
teur qui passe dans la rue. Mais, me dit-il, si,
comme vous assurez, les étoiles fixes sont au-
tant de soleils, on pourroit conclure de-là, que
le monde seroit infini, puisqu'il est vraisem-
blable que les peuples de ce monde qui sont
autour d'une étoile fixe, que vous prenez pour
un soleil, découvrent encore au-dessus d'eux
d'autres étoiles fixes, que nous ne saurions

appercevoir d'ici , & qu'il en va de cette sorte à l'infini.

N'en doutez point , lui repliquai-je ; comme Dieu a pu faire l'ame immortelle , il a pu faire le monde infini , s'il est vrai que l'éternité n'est rien autre chose qu'une durée sans bornes , & l'infini une étendue sans limites. Et puis , Dieu seroit fini lui-même , supposé que le monde ne fût pas infini , puisqu'il ne pourroit pas être où il n'y auroit rien , & qu'il ne pourroit accroître la grandeur du monde , qu'il n'ajoutât quelque chose à sa propre étendue , commençant d'être où il n'étoit pas auparavant. Il faut donc croire , que comme nous voyons d'ici Saturne & Jupiter , si nous étions dans l'un ou dans l'autre , nous découvririons beaucoup de mondes que nous n'appercevons pas , & que l'univers est à l'infini construit de cette sorte. Ma foi , me repliqua-t-il , vous avez beau dire , je ne saurois du tout comprendre cet infini. Et dites-moi , lui repartis-je , comprenez-vous le rien qui est au-delà ? Point du tout. Car quand vous songez à ce néant , vous vous l'imaginez tout au moins comme du vent , ou comme de l'air ; & cela , c'est quelque chose : mais l'infini , si vous ne le comprenez en général , vous le concevez au moins par parties , puisqu'il n'est pas difficile de se figurer au-delà de ce que nous voyons de

terre

terre & d'air, d'autre air & d'autre terre. Or l'infini n'est rien qu'une tiffure sans bornes de tout cela. Que si vous me demandez de quelle façon ces mondes ont été faits, vu que la sainte écriture parle seulement d'un que Dieu créa; je réponds que je ne dispute plus: car si vous voulez m'obliger à vous rendre raison de ce que me fournit mon imagination, c'est m'ôter la parole, & m'obliger de vous confesser que mon raisonnement le cédera toujours en ces sortes de choses à la foi. Il me dit qu'à la vérité sa demande étoit blâmable, mais que je reprisse mon idée. De sorte, ajoutai-je, que tous ces autres mondes qu'on ne voit point, ou qu'on ne croit qu'imparfaitement, ne sont rien que l'écume des soleils qui se purgent. Car comment ces grands feux pourroient-ils subsister, s'ils n'étoient attachés à quelque matière qui les nourrit? Or de même que le feu pousse loin de soi la cendre dont il est étouffé; de même que l'or dans le creuset se détache en s'affinant du marcassite qui affoiblit son carat, & de même encore que notre cœur se dégage par le vomissement, des humeurs indigestes qui l'attaquent; ainsi ces soleils dégorgeant tous les jours, & se purgent des restes de la matière qui nouoit leur feu: mais lorsqu'ils auront tout-à-fait consommé cette matière qui les entretient, vous ne devez

point douter qu'ils ne se répandent de tous côtés pour chercher une autre pâture, & qu'ils ne s'attachent à tous les mondes qu'ils auront construits autrefois, à ceux particulièrement qu'ils rencontreront les plus proches; alors ces grands feux rebrouillans tous les corps, les rechasseront pêle-mêle de toutes parts comme auparavant; & s'étant peu à peu purifiés, ils commenceront de servir de soleils à d'autres petits mondes qu'ils engendreront, en les poussant hors de leurs sphères; & c'est ce qui a fait sans doute prédire aux pythagoriciens l'embrâsement universel. Ceci n'est pas une imagination ridicule, la Nouvelle France où nous sommes en produit un exemple bien convaincant. Ce vaste continent de l'Amérique est une moitié de la terre, laquelle en dépit de nos prédécesseurs, qui avoient mille fois cinglé l'océan, n'avoit pas encore été découverte: aussi n'y étoit-elle pas encore, non plus que beaucoup d'îles, de peninsules, & de montagnes, qui se sont soulevés sur le globe, quand les rouillures du soleil qui se nettoyoit, ont été poussées assez loin, & condensées en pelotons assez pesans, pour être attirés par le centre de notre monde, possible peu après en particules menues, possible peut-être tout à coup en une masse. Cela n'est pas si déraisonnable, que Saint-Augustin ne l'eût

applaudi, si la découverte de ce pays eût été faite de son âge : puisque ce grand personnage, dont le génie étoit fort éclairé, assure que de son tems la terre étoit plate comme un four, & qu'elle nageoit sur l'eau comme la moitié d'une orange coupée : mais si j'ai jamais l'honneur de vous voir en France, je vous ferai observer par une lunette excellente, que certaines obscurités, qui d'ici paroissent des taches, sont des mondes qui se construisent.

Mes yeux qui se fermoient en achevant ce discours, obligèrent le vice-roi de sortir. Nous eûmes le lendemain, & les jours suivans, des entretiens de pareille nature : mais comme quelque tems après l'embarras des affaires de la province accrocha notre philosophe, je retombai de plus belle au dessein de monter à la lune.

Je m'en allois, dès qu'elle étoit levée, rêvant parmi les bois à la conduite & à la réussite de mon entreprise ; & enfin une veille de Saint-Jean, qu'on tenoit conseil dans le fort pout déterminer si l'on donneroit secours aux sauvages du pays contre les Iroquois, je m'en allai tout seul derrière notre habitation, au coupeau d'une petite montagne, voici ce que j'exécutai. J'avois fait une machine, que je m'imaginois capable de m'élever autant que

je voudrois ; enforte que rien de tout ce que j'y croyois nécessaire n'y manquant, je m'assis dedans , & me précipitai en l'air du haut d'une roche : mais parce que je n'avois pas bien pris mes mesures , je culbutai rudement dans la vallée. Tout froissé néanmoins que j'étois , je m'en retournai à ma chambre sans perdre courage , & je pris de la moëlle de bœuf , dont je m'oignis tout le corps , car j'étois tout meurtri depuis la tête jusqu'aux pieds ; & après m'être fortifié le cœur d'une bouteille d'essence cordiale , je m'en retournai chercher ma machine ; mais je ne la trouvai point ; car des soldats qu'on avoit envoyés dans la forêt couper du bois pour faire le feu de la Saint-Jean , l'ayant rencontrée par hasard , l'avoient apportée au fort , où après plusieurs explications de ce que ce pouvoit être , quand on eut découvert l'invention du ressort , quelques-uns dirent qu'il y falloit attacher quantité de fusées volantes , d'autant que leur rapidité les ayant enlevées bien haut , & le ressort agitant ses grandes ailes , il n'y auroit personne qui ne prit cette machine pour un dragon de feu. Je la cherchai long-tems cependant , mais enfin je la trouvai au milieu de la place de Kébec , comme on y mettoit le feu. La douleur de rencontrer l'œuvre de mes mains en

Un si grand péril , me transporta tellement , que je courus saisir le bras du soldat qui y allumoit le feu , je lui arrachai sa mèche , & me jettai tout furieux dans ma machine , pour briser l'artifice dont elle étoit environnée ; mais j'arrivai trop tard ; car à peine y eus-je les deux pieds , que me voilà enlevé dans la nue. L'horreur dont je fus consterné ne renversa point tellement les facultés de mon ame , que je ne me sois souvenu depuis , de tout ce qui m'arriva en cet instant. Car dès que la flamme eût dévoré un rang de fusées , qu'on avoit disposées six à six , par le moyen d'une amorce qui bordoit chaque demi-douzaine , un autre étage s'embrâsoit , puis un autre ; ensorte que le salpêtre prenant feu , éloignoit le péril en le croissant. La matière toutefois étant usée , fit que l'artifice manqua ; & lorsque je ne songai plus qu'à laisser ma tête sur celle de quelque montagne , je sentis , sans que je remuasse aucunement , mon élévation continuée ; & ma machine prenant congé de moi , je la vis tomber vers la terre. Cette aventure extraordinaire me gonfla le cœur d'une joie si peu commune , que ravi de me voir délivré du danger assuré , j'eus l'imprudence de philosopher là-dessus. Comme donc je cherchois des yeux & de la pensée , ce qui en pouvoit être la cause ,

j'aperçus ma chair boursouflée, & grasse encore de la moëlle dont je m'étois enduit à cause des meurtrissures de mon trébuchement. Je connus qu'étant alors en décours, & la Lune pendant ce quartier ayant accoutumé de succer la moëlle des animaux, elle buvoit celle dont je m'étois enduit, avec d'autant plus de force, que son globe étoit plus proche de moi, & que l'interposition des nuées n'en affoiblissoit point la vigueur.

Quand j'eus percé, selon le calcul que j'ai fait depuis, beaucoup plus des trois quarts du chemin qui sépare la terre d'avec la lune, je me vis tout d'un coup cheoir les pieds en haut, sans avoir culbuté en aucune façon; encore ne m'en fûs-je pas aperçu, si je n'eusse senti ma tête chargée du poids de mon corps. Je connus bien, à la vérité, que je ne retombois pas vers notre monde; car encore que je me trouvasse entre deux lunes, & que je remarquasse fort bien que je m'éloignois de l'une à mesure que je m'approchois de l'autre, j'étois assuré que la plus grande étoit notre globe, parce qu'au bout d'un jour ou deux de voyage, les réfractions éloignées du soleil venant à confondre la diversité des corps & des climats, il ne m'avoit plus paru que comme une grande plaque d'or. Cela me fit imaginer que je baif-

fois vers la lune ; & je me confirmai dans cette opinion, quand je vins à me souvenir que je n'avois commencé de cheoir qu'après les trois quarts du chemin. Car, disois-je en moi-même, cette masse étant moindre que la nôtre, il faut que la sphère de son activité ait aussi moins d'étendue, & que par conséquent j'aie senti plus tard la force de son centre.

Enfin, après avoir été fort long-temps à tomber, à ce que je préjugeai, car la violence du précipice m'empêcha de le remarquer ; le plus loin dont je me souviens, c'est que je me trouvais sous un arbre, embarrassé avec trois ou quatre branches assez grosses, que j'avois éclatées par ma chute, & le visage mouillé d'une pompe qui s'étoit cachée contre.

Par bonheur, ce lieu-là étoit comme vous le saurez bien-tôt. Ainsi vous pouvez bien juger que sans ce hasard je serois mille fois mort. J'ai souvent fait depuis réflexion sur ce que le vulgaire assure, qu'en se précipitant d'un lieu fort haut, on est étouffé auparavant de toucher la terre ; & j'ai conclu de mon aventure, qu'il en avoit menti, ou bien qu'il falloit que le jus énergétique de ce fruit, qui m'avoit coulé dans la bouché, eût rappelé mon ame, qui n'étoit pas loin de mon cadavre encore tout tiède, & encore disposé aux fonctions de la vie.

En effet, si-tôt que je fus à terre, ma douleur s'en alla, avant même que de se peindre en ma mémoire; & la faim dont pendant mon voyage j'avois été beaucoup travaillé, ne me fit trouver en sa place qu'un léger souvenir de l'avoir perdue.

A peine, quand je fus relevé, eus-je observé la plus large de quatre grandes rivières qui forment un lac en la bouchant, que l'esprit ou l'ame invisible des simples qui s'exhalent sur cette contrée, me vint réjouir l'odorat; & je connus que les cailloux n'y étoient ni durs ni raboteux, & qu'ils avoient soin de s'amollir, quand on marchoit dessus. Je rencontrai d'abord une forêt de cinq avenues, dont les arbres, par leur excessive hauteur, sembloient porter au ciel un parterre de haute futaie. En promenant mes yeux de la racine au sommet; puis les précipitant du faite jusqu'au pied, je doutois si la terre les portoit, ou si eux-mêmes ne portoient point la terre pendue à leurs racines; leur front, superbement élevé, sembloient aussi plier, comme par force, sous la pesanteur des globes célestes, dont on diroit qu'ils ne soutiennent la charge qu'en gémissant; leurs bras étendus vers le ciel, témoignoit en l'embrassant demander aux astres la bénignité toute puré de leurs influences, & les recevoir aupa-

avant qu'elles ayent rien perdu de leur innocence, au lit des élémens. Là, de tous côtés les fleurs, sans avoir eu d'autre jardinier que la nature, respirent une haleine si douce, quoique sauvage, qu'elle réveille & satisfait l'odorat; là, l'incarnat d'une rose sur l'églantier, & l'azur éclatant d'une violette sous des ronces, ne laissant point de liberté pour le choix, font juger qu'elles sont toutes deux plus belles l'une que l'autre; là le printems compose toutes les saisons; là ne germe point de plante veneneuse, que sa naissance ne trahisse sa conservation; là les ruisseaux, par un agréable murure, racontent leurs voyages aux cailloux; là, mille petits gosiers emplumés font retentir la forêt du bruit de leurs mélodieuses chansons; & la tremoussante assemblée de ces divins musiciens est si générale, qu'il semble que chaque feuille dans le bois ait pris la langue & la figure d'un rossignol; & même l'écho prend tant de plaisirs à leurs airs, qu'on diroit, à les lui entendre répéter, qu'elle ait envie de les apprendre: à côté de ce bois se voient deux prairies, dont le verger continu fait une émeraude à perdre de vue. Le mélange confus des peintures, que le printems attache à cent petites fleurs, en égare les nuances l'une dans l'autre avec une si agréable confusion qu'on ne fait si ces fleurs agitées par un doux

zéphir , courent plutôt après elles-mêmes ; qu'elles ne fuient pour échapper aux caresses de ce vent folâtre ; on prendroit même cette prairie pour un océan , à cause qu'elle est comme une mer qui n'offre point de rivage ; en sorte que mon œil épouvanté d'avoir couru si loin sans découvrir le bord , y envoyoit vite ma pensée ; & ma pensée doutant que ce fût l'extrémité du monde , se vouloit persuader que des lieux si charmans avoient peut-être forcé le ciel de se joindre à la terre. Au milieu d'un tapis si vaste & si agréable , court à bouillons d'argent une fontaine rustique , qui couronne ses bords d'un gazon émaillé de bassinets , de violettes , & de cent autres petites fleurs , qui semblent se presser à qui s'y mirera la première ; elle est encore au berceau , car elle ne vient que de naître ; & sa face , jeune & polie , ne montre pas seulement une ride : les grands cercles qu'elle promène en revenant mille fois sur soi-même , montrent que c'est bien à regret qu'elle sort de son pays natal ; & comme si elle eût été honteuse de se voir caressée auprès de sa mère , elle repoussa en murmurant ma main qui la vouloit touchér : les animaux qui s'y venoient défatérer , plus raisonnables que ceux de notre monde , témoignoiént être surpris de voir qu'il faisoit grand jour vers

l'horison , pendant qu'ils regardoient le soleil aux antipodes , & n'osoient se pencher sur le bord , de crainte de tomber au firmament.

Il faut que je vous avoue qu'à la vue de tant de belles choses , je me sentis chatouillé de ces agréables douleurs , qu'on dit que sent l'embrion à l'infusion de son ame. Le vieux poil me tomba , pour faire place à d'autres cheveux plus épais & plus déliés : je sentis ma jeunesse se rallumer , mon visage devenir vermeil , ma chaleur naturelle se remêler doucement à mon humide radical ; enfin je reculai sur mon âge environ quatorze ans.

J'avois cheminé une demi-lieue à travers une forêt de jasmins & de myrthes , quand j'apperçus , couché à l'ombre , je ne sais quoi qui remuoit : c'étoit un jeune adolescent , dont la majestueuse beauté me força presque à l'adoration. Il se leva pour m'en empêcher. Ce n'est pas à moi , s'écria-t-il , c'est à Dieu que tu dois ces hommages. Vous voyez une personne , lui répondis-je , consternée de tant de miracles , que je ne sais par lequel débiter mes admirations ; car venant d'un monde que vous prenez sans doute ici pour une lune , je pensois être abordé dans une autre , que ceux de mon pays appellent la lune aussi ; & voilà que je me trouve en paradis , aux pieds d'un

dieu qui ne veut pas être adoré. Hormis la qualité de dieu , me répliqua-t-il, dont je ne suis que la créature, ce que vous dites est véritable : cette terre-ci est la lune, que vous voyez de votre globe ; & ce lieu-ci où vous marchez est ... Or en ce tems-là l'imagination chez l'homme étoit si forte , pour n'avoir point encore été corrompue , ni par les débauches , ni par la crudité des alimens , ni par l'altération des maladies , qu'étant alors excité du violent desir d'aborder cet asile , & sa masse étant devenue légère par le feu de cet enthousiasme , il y fut enlevé de la même sorte qu'il s'est vu des philosophes , leur imagination fortement tendue à quelque chose , être emportés en l'air par des ravissemens que vous appelez extatiques ... que l'infirmité de son sexe rendoit plus foible & moins chaude , n'auroit pas eu sans doute l'imaginative assez vigoureuse pour vaincre , par la contention de sa volonté , le poids de la matière , mais parce qu'il y avoit très-peu . . . La sympathie dont cette moitié étoit encore liée à son tout , la porta vers lui à mesure qu'il montoit , comme l'ambre se fait suivre de la paille , comme l'aimant se tourne au septentrion , d'où il a été arraché , & attira cette partie de lui-même , comme la mer attire les fleuves qui sont sortis d'elle.

Arrivés qu'ils furent en votre terre, ils s'habituerent entre la Mésopotamie & l'Arabie : certains peuples l'ont connu sous le nom . . . & d'autres sous celui de Prométhée, que les poëtes feignirent avoir dérobé le feu du ciel, à cause de ses descendans, qu'il engendra pourvus d'une ame aussi parfaite que celle dont il étoit rempli : ainsi, pour habiter votre monde, cet homme laissa celui-ci désert; mais le toutage ne voulut pas qu'une demeure si heureuse restât sans habitans; il permit peu de siècles après . . . Ennuyé de la compagnie des hommes, dont l'innocence se corrompoit, il eut envie de les abandonner. Ce personnage toutefois ne jugea point de retraite assurée contre l'ambition de ses parens, qui s'égorgeoient déjà pour le partage de votre monde, sinon la terre bienheureuse, dont son aïeul lui avoit tant parlé, & dont personne n'avoit encore observé le chemin : mais son imagination y suppléa; car comme il eut observé . . . il remplit deux grands vases, qu'il luta hermétiquement, & se les attacha sous les aïles : la fumée, aussitôt qu'il tendoit à s'élever, & qui ne pouvoit pénétrer le métal, poussa les vases en haut, & de la sorte ces vases enlevèrent avec eux ce grand homme. Quand il fut monté jusqu'à la lune, & qu'il eût jetté les yeux sur ce beau

jardin, un épanouissement de joie presque sur-
naturelle, lui fit connoître que c'étoit le lieu
où son aïeul avoit autrefois demeuré. Il délia
promptement les vaisseaux qu'il avoit ceints
comme des aîles autour de ses épaules, & le
fit avec tant de bonheur, qu'à peine étoit-il
en l'air quatre toises au-dessus de la lune, qu'il
prit congé de ses nageoires : l'élévation cepen-
dant étoit assez grande pour le beaucoup blesser,
sans le grand tour de sa robe, où le vent s'en-
gouffra, & le soutint doucement, jusqu'à ce
qu'il eût mis pied à terre. Pour les deux vases,
ils montèrent jusqu'à un certain espace où ils
sont demeurés ; & c'est ce qu'aujourd'hui vous
appelez les balances . . .

Il faut maintenant que je vous raconte la
façon dont j'y suis venu. Je crois que vous
n'aurez pas oublié mon nom ; car je vous l'ai
dit naguères. Vous saurez donc que j'habitois
sur les agréables bords d'un des plus renommés
fleuves de votre monde, où je menois parmi
les livres une vie assez douce pour ne la pas
regretter, encore qu'elle s'écoulât : cependant
plus les lumières de mon esprit croissoient,
plus croissoit aussi la connoissance de celles que
je n'avois point. Jamais nos savans ne me re-
mentevoient l'illustre Mada, que le souvenir
de sa philosophie parfaite ne me fit soupirer,

Je désespérois de la pouvoir acquérir, quand un jour, après avoir long-tems rêvé, je pris de l'aimant environ deux pieds en carré, que je mis dans un fourneau; puis lorsqu'il fut bien purgé, précipité, & dissout, j'en tirai l'attractif calciné, & le réduisis à la grosseur d'environ une balle médiocre.

Ensuite de ces préparations, je fis construire une machine de fer fort légère, dans laquelle j'entrai... & lorsque je fus bien ferme & bien appuyé sur le siège, je ruai fort haut en l'air cette boule d'aimant. Or la machine de fer que j'avois forgée tout exprès, plus massive au milieu qu'aux extrémités, fut enlevée aussitôt, & dans un parfait équilibre, à cause qu'elle se pouvoit toujours plus vite par cet endroit. Ainsi donc, à mesure que j'arrivois où l'aimant m'avoit attiré, je rejettois aussitôt ma boule en l'air au-dessus de moi. Mais, l'interrompis-je, comment lanciez-vous votre balle si droit au-dessus de votre charriot, qu'il ne se trouvât jamais à côté? Je ne vois point de merveille en cette aventure; me dit-il: car l'aimant poussé qu'il étoit en l'air, attiroit le fer droit à soi; & par conséquent il étoit impossible que je montasse jamais à côté. Je vous dirai même que tenant ma boule en ma main, je ne laissois pas de monter, parce que le char;

riot couroit toujours à l'aimant que je tenois au-dessus de lui ; mais la faillie de ce fer pour s'unir à ma boule , étoit si violente , qu'elle me faisoit plier le corps en double , de sorte que je n'osai tenter qu'une fois cette nouvelle expérience. A la vérité c'étoit un spectacle bien étonnant ; car l'acier de cette maison volante , que j'avois poli avec beaucoup de soin , réfléchissoit de tous côtés la lumière du soleil , si vive & si brillante , que je croyois moi-même être tout en feu. Enfin , après avoir beaucoup rué & volé après mon coup , j'arrivai , comme vous avez fait , en un terme où je tombois vers ce monde ci ; & parce qu'en cet instant je tenois ma boule bien serrée entrè mes mains , ma machine , dont le siège me pressoit pour approcher de son attractif , ne me quitta point. Tout ce qui me restoit à craindre , c'étoit de me rompre le col : mais pour m'en garantir , je rejettois ma boule de tems en tems , afin que la violence de la machine , retenue par son attractif , se rallentît , & qu'ainsi ma chute fût moins rude , comme en effet il arriva ; car quand je me vis à deux ou trois cens toises près de terre , je lançai ma balle de tous côtés à fleur du charriot , tantôt deçà , tantôt delà , jusqu'à ce que je m'en visse à une certaine distance ; & aussi-tôt je la jettai au-dessus

dessus de moi, & ma machine l'ayant suivie, je la quittai, & me laissai tomber d'un autre côté le plus doucement que je pus sur le sable; de sorte que ma chute ne fut pas plus violente, que si je fusse tombé de ma hauteur. Je ne vous représenterai point l'étonnement qui me saisit à la vue des merveilles qui sont céans, parce qu'il fut à peu près semblable à celui dont je viens de vous voir consterné...

J'en avois à peine goûté, qu'une épaisse nuée tomba sur mon ame: je ne vis plus personne auprès de moi, & mes yeux ne reconnurent pas en toute l'hémisphère une seule trace du chemin que j'avois fait; & avec tout cela je ne laissois pas de me souvenir de tout ce qui m'étoit arrivé. Quand depuis j'ai fait réflexion sur ce miracle, je me suis figuré que l'écorce du fruit où j'avois mordu, ne m'avoit pas tout-à-fait abruti, à cause que mes dents la traversant, se sentirent un peu du jus qu'elle couvroit, dont l'énergie avoit dissipé les malignités de l'écorce. Je restai bien surpris de me voir tout seul au milieu d'un pays que je ne connoissois point. J'avois beau promener mes yeux & les jeter par la campagne, aucune créature ne s'offroit pour les consoler. Enfin je résolus de marcher jusqu'à ce que la fortune me fît rencontrer la compagnie de quelques bêtes ou de la mort.

Elle m'exauça, car au bout d'un demi quart de lieue, je rencontrai deux fort grands animaux, dont l'un s'arrêta devant moi, l'autre s'enfuit légèrement au gîte (au moins je le perçai ainsi), à cause qu'à quelque tems de-là je le vis revenir accompagné de sept ou huit cent de même espèce, qui m'environnèrent. Quand je les pus discerner de près, je connus qu'ils avoient la taille & la figure comme nous. Cette aventure me fit souvenir de ce que jadis j'avois oui conter à ma nourrice, des syrènes, des faunes & des satyres : de tems en tems ils élèvoient des huées si furieuses, causées sans doute par l'admiration de me voir, que je me croyois quasi être devenu monstre. Enfin, une de ces bêtes-hommes m'ayant pris par le col, de même que font les loups quand ils enlèvent des brebis, me jeta sur son dos & me mèna dans leur ville, où je fus plus étonné que devant, quand je reconnus, en effet, que c'étoit des hommes, de n'en rencontrer pas un qui ne marchât à quatre pattes.

Lorsque ce peuple me vit si petit (car la plupart d'entr'eux ont douze coudées de longueur), & mon corps soutenu de deux pieds seulement, ils ne purent croire que je fusse un homme : car ils tenoient que la nature ayant donné aux hommes comme aux bêtes, deux

jambes & deux bras, elles s'en devoient servir comme eux. Et, en effet, rêvant depuis là-dessus, j'ai songé que cette situation de corps n'étoit point trop extravagante, quand je me suis souvenu que les enfans, lorsqu'ils ne sont encore instruits que de nature, marchent à quatre pieds, & qu'ils ne se lèvent sur deux que par le soin de leurs nourrices, qui les dressent dans de petits chariots, & leur attachent des lanières pour les empêcher de cheoir sur les quatre, comme la seule assiette ou la figure de notre masse encline de se reposer.

Ils disoient donc (à ce que je me suis fait depuis interpréter), qu'infailiblement j'étois la femelle du petit animal de la reine. Ainsi je fus en qualité de telle ou d'autre chose, mené droit à l'hôtel-de-ville, où je remarquai, selon le bourdonnement & les postures que faisoient & le peuple & les magistrats, qu'ils consultoient ensemble ce que je pouvois être. Quand ils eurent long-temps conféré, un certain bourgeois qui gardoit les bêtes rares, supplia les échevins de me commettre à sa garde, en attendant que la reine m'envoyât quérir, pour vivre avec mon mâle. On n'en fit aucune difficulté, & ce bateleur me porta à son logis, où il m'instruisit à faire le godenot, à faire des culbutes, à figurer des grimaces; & les après-dînées il

faisoit prendre à la porte un certain prix de ceux qui me vouloient voir. Mais le ciel fléchi de mes douleurs, & fâché de voir profaner le temple de son maître, voulut qu'un jour, comme j'étois attaché au bout d'une corde, avec laquelle le charlatan me faisoit sauter pour divertir le monde, j'entendis la voix d'un homme, qui me demanda en grec qui j'étois? Je fus bien étonné d'entendre parler en ce pays-là comme en notre monde. Il m'interrogea quelque tems : je lui répondis, & lui contai ensuite généralement toute l'entreprise & le succès de mon voyage. Il me consola, & je me souviens qu'il me dit : hé bien, mon fils, vous portez enfin la peine des foiblesses de votre monde. Il y a du vulgaire ici comme là, qui ne peut souffrir la pensée des choses où il n'est point accoutumé : mais sachez qu'on ne vous traite qu'à la pareille; & que si quelqu'un de cette terre avoit monté dans la vôtre, avec la hardiesse de se dire homme, vos savans le feroient étouffer comme un monstre. Il me promit ensuite qu'il avertiroit la cour de mon désastre; & il ajouta qu'aussi-tôt qu'il avoit su la nouvelle qui couroit de moi, il étoit venu pour me voir, & m'avoit reconnu pour un homme du monde dont je me disois, parce qu'il y avoit autrefois voyagé, & qu'il avoit demeuré en Grèce, où

on l'appelloit le démon de Socrate; qu'il avoit ; depuis la mort de ce philosophe , gouverné & instruit à Thèbes Epaminondas ; qu'enfin étant passé chez les Romains , la justice l'avoit attaché au parti du jeune Caton ; qu'après sa mort il s'étoit donné à Brutus. Que tous ces grands personnages n'ayant laissé en ce monde à leurs places que le fantôme de leurs vertus , il s'étoit retiré avec ses compagnons dans les temples & dans les solitudes. Enfin , ajouta-t-il , le peuple de votre terre devint si stupide & si grossier , que mes compagnons & moi perdîmes tout le plaisir que nous avions autrefois pris à l'instruire. Il n'est pas que vous n'avez entendu parler de nous ; car on nous appelloit oracles , nymphes , génies , fées , dieux foyers , lemures , larves , lamiers , farfadets , naïades , incubes , ombres , mânes , spectres , & fantômes ; & nous abandonnâmes votre monde sous le règne d'Auguste , un peu après que je me fus apparu à Drusus , fils de Livia , qui portoit la guerre en Allemagne , & que je lui eus défendu de passer outre. Il n'y a pas longtemps que j'en suis arrivé pour la seconde fois ; depuis cent ans en ça j'ai eu commission d'y faire un voyage , j'ai rodé beaucoup en Europe , & conversé avec des personnes que possible vous aurez connues. Un jour entrâ-

tres, j'apparus à Cardan comme il étudioit, je l'instruisis de quantité de choses; & en récompense il me promit qu'il témoigneroit à la postérité, de qui il tenoit les miracles qu'il s'attendoit d'écrire. J'y vis Agrippa, l'abbé Tritème, le docteur Fauste, la Brosse, César, & une certaine cabale de jeunes gens, que le vulgaire a connus sous le nom de chevaliers de la Rose-Croix, à qui j'ai enseigné quantité de souplesses & de secrets naturels, qui, sans doute, les auront fait passer pour de grands magiciens. Je connus aussi Campanelle; ce fut moi qui lui conseillai, pendant qu'il étoit à l'inquisition dans Rome, de styler son visage & son corps aux postures ordinaires de ceux dont il avoit besoin de connoître l'intérieur, afin d'exciter chez soi, par une même assiette, les pensées que cette même situation avoit appellées dans ses adversaires, parce qu'ainsi il ménageroit mieux leur ame quand il la connoitroit; & il commença, à ma prière, un livre, que nous intitulâmes, *de sensu rerum*. J'ai fréquenté pareillement en France la Mothe, le Vayer & Gassendi; ce second est un homme qui écrit autant en philosophe que ce premier y vit. J'y ai connu quantité d'autres gens, que votre siècle traite de divins, mais je n'ai trouvé en eux que beaucoup de babil & beaucoup d'orgueil. Enfin comme je

traversois de votre pays en Angleterre, pour étudier les mœurs de ses habitans, je rencontrai un homme, la honte de son pays; car c'est une honte aux grands de votre état de reconnoître en lui, sans l'adorer, la vertu dont il est le trône. Pour abréger son panégyrique, il est tout esprit, il est tout cœur, & il a toutes ces qualités, dont une jadis suffisoit à marquer un héros. C'étoit Tristan l'hermite. Véritablement, il faut que je vous avoue, que quand je vis une vertu si haute j'appréhendai qu'elle ne fût pas reconnue; c'est pourquoi je tâchai de lui faire accepter trois phioles; la première étoit pleine d'huile de talk; l'autre de poudre de projection; & la dernière, d'or potable; mais il les refusa avec un dédain plus généreux, que Diogène ne reçut les complimens d'Alexandre. Enfin je ne puis rien ajouter à l'éloge de ce grand homme; sinon que c'est le seul poète, le seul philosophe, & le seul homme libre que vous ayez. Voilà les personnes considérables avec qui j'ai conversé; tous les autres, au moins ceux que j'ai connus, sont si fort au-dessous de l'homme, que j'ai vu des bêtes un peu au-dessus.

Au reste, je ne suis point originaire de votre terre, ni de celle-ci, je suis né dans le soleil: mais parce que quelquefois notre monde se

trouve trop peuplé , à cause de la longue vie de ses habitans , & qu'il est presque exempt de guerres & de maladies ; de tems en tems nos magistrats envoient des colonies dans les mondes des environs , quant à moi , je fus commandé pour aller au vôtre , & déclaré chef de la peuplade qu'on y envoyoit avec moi. J'ai passé depuis en celui ci , pour les raisons que je vous ai dites ; & ce qui fait que j'y demeure actuellement , c'est que les hommes y sont amateurs de la vérité , qu'on n'y voit point de pédans ; que les philosophes ne se laissent persuader qu'à la raison , & que l'autorité d'un sçavant , ni le plus grand nombre , ne l'emportent point sur l'opinion d'un batteur en grange , quand il raisonne aussi fortement. Bref , en ce pays , on ne compte pour insensés que les sophistes & les orateurs. Je lui demandai combien de tems ils vivoient , il me répondit , trois ou quatre mille ans , & continua de cette sorte.

Encore que les habitans du soleil ne soient pas en aussi grand nombre que ceux de ce monde , le soleil en regorge bien souvent , à cause que le peuple , pour être d'un tempérament fort chaud , est remuant & ambitieux , & digère beaucoup.

Ce que je vous dis ne vous doit pas sembler

une chose étonnante ; car quoique notre globe soit très-vaste & le vôtre petit, quoique nous ne mourrions qu'après quatre mille ans, & vous après un demi siècle, apprenez que tout de même qu'il n'y a pas tant de cailloux que de terre, ni tant de plantes que de cailloux ; ni tant d'animaux que de plantes, ni tant d'hommes que d'animaux : ainsi il n'y doit pas avoir tant de démons que d'hommes, à cause des difficultés qui se rencontrent à la génération d'un composé parfait.

Je lui demandai s'ils étoient des corps comme nous. Il me répondit qu'oui ; qu'ils étoient des corps, mais non pas comme nous, ni comme aucune chose que nous estimions telle, parce que nous n'appellons vulgairement corps, que ce que nous pouvons toucher : qu'au reste il n'y avoit rien en la nature, qui ne fût matériel, & que quoiqu'ils le fussent eux-mêmes, ils étoient contraints, quand ils vouloient se faire voir à nous, de prendre des corps proportionnés à ce que nos sens sont capables de connoître, & que c'étoit sans doute ce qui avoit fait penser à beaucoup de monde, que les histoires qui se contotent d'eux, n'étoient qu'un effet de la rêverie des foibles, à cause qu'ils n'apparoissent que de nuit : & il ajouta, que comme ils étoient contraints de bâtir eux-mêmes à la hâte le corps

dont il falloit qu'ils se servissent, ils n'avoient le tems bien souvent de les rendre propres qu'à choisir seulement dessous un sens, tantôt l'ouïe, comme les voix des oracles, tantôt la vue, comme les ardens & les spectres, tantôt le toucher, comme les incubes; & que cette masse n'étant qu'un air épaissi de telle ou telle façon, la lumière par sa chaleur les détruisoit, ainsi qu'on voit qu'elle dissipe un brouillard en le dilatant.

Tant de belles choses qu'il m'expliquoit me donnèrent la curiosité de l'interroger sur sa naissance & sur sa mort; si au pays du soleil l'individu venoit au jour par les voies de génération, & s'il mouroit par le désordre de son tempérament ou la rupture de ses organes. Il y a trop peu de rapport, dit-il, entre vos sens & l'explication de ces mystères. Vous vous imaginez vous autres, que ce que vous ne sauriez comprendre est spirituel ou qu'il n'est point; mais cette conséquence est très-fausse, & c'est un témoignage qu'il y a dans l'univers un million peut-être de choses, qui pour être connues, demanderoient en vous un million d'organes différens. Moi, par exemple, je connois par mes sens la cause de la sympathie de l'aimant avec le pole, celle du reflux de la mer, & ce que l'animal devient après sa mort; vous

autres ne sauriez donner jusqu'à ces hautes conceptions que par la foi, à cause que les proportions à ces miracles vous manquent, non plus qu'un aveugle ne sauroit s'imaginer ce que c'est que la beauté d'un paysage, le coloris d'un tableau, & les nuances de l'iris; ou bien il se le figurera tantôt comme quelque chose de palpable, comme le manger, comme un son ou comme une odeur: tout de même si je voulois vous expliquer ce que j'apperçois par les sens qui vous manquent, vous vous le représenteriez comme quelque chose qui peut être oui, vu, touché, fleuré ou savouré, & ce n'est rien cependant de tout cela.

Il en étoit là de son discours, quand mon bateleur s'apperçut que la chambrée commençoit à s'ennuyer de mon jargon qu'ils n'entendoient point, & qu'ils prenoient pour un grognement non articulé: il se remit de plus belle à tirer ma corde pour me faire sauter, jusqu'à ce que les spectateurs étant sours de rire, & d'assurer que j'avois presque autant d'esprit que les bêtes de leur pays, ils se retirèrent chacun chez soi.

J'adoucissois ainsi la dureté des mauvais traitemens de mon maître par les visites que me rendoit cet officieux démon; car de m'entretenir avec ceux qui me venoient voir, outre qu'ils

me prenoient pour un animal des mieux enracinés dans la catégorie des brutes, ni je ne favois leur langue, ni eux n'entendoient pas la mienne ; & jugez ainsi quelle proportion : car vous faurez que deux idiomes seulement font usités en ce pays, l'un qui sert aux grands, & l'autre qui est particulier pour le peuple.

Celui des grands n'est autre chose qu'une différence de tons non articulés, à-peu-près semblables à notre musique, quand on n'a pas ajouté les paroles à l'air ; & certes c'est une invention tout ensemble, & bien utile & bien agréable ; car quand ils sont las de parler, ou quand ils dédaignent de profiter leur gorge à cet usage, ils prennent ou un luth, ou un autre instrument, dont ils se servent aussi-bien que de la voix, à se communiquer leurs pensées ; de sorte que quelquefois ils se rencontreront jusqu'à quinze ou vingt de compagnie, qui agiteront un point de théologie ou les difficultés d'un procès, par un concert le plus harmonieux dont on puisse chatouiller l'oreille.

Le second, qui est en usage chez le peuple, s'exécute par le trémoussement des membres, mais non pas peut-être comme on se le figure ; car certaines parties du corps signifient un discours tout entier : l'agitation, par exemple, d'un doigt, d'une main, d'une oreille, d'une lèvre,

Caprice de la Lune

Tom. 2. Pl. 152



Madame de la Roche, par M. de la Roche

dessin de C. P. Marillier,

gr.

gravé par R. L. Bonn

d'un bras, d'un œil, d'une joue, feront chacun en particulier une oraison ou une période, avec tous ses membres : d'autres ne servent qu'à désigner des mots, comme un plis sur le front, les divers frissonnemens des muscles, les renversemens des mains, les battemens de pied, les contorsions de bras ; de sorte que quand ils parlent, avec la coutume qu'ils ont prise d'aller tout nus, leurs membres accoutumés à gesticuler leurs conceptions, se remuent si dru, qu'il ne semble pas d'un homme qui parle, mais d'un corps qui tremble.

Presque tous les jours le démon me venoit visiter, & ses merveilleux entretiens me faisoient passer sans ennui les violences de ma captivité. Enfin un matin je vis entrer dans ma logette un homme que je ne connoissois point, & qui m'ayant fort long-tems léché, me gueûla doucement par l'esselle ; & de l'une des pattes dont il me soutenoit, de peur que je ne me blessasse, me jeta sur son dos, où je me trouvai si mollement & si à mon aise, qu'avec l'affliction que me faisoit sentir un traitement de bête, il ne me prit aucune envie de me sauver ; & puis, ces hommes qui marchent à quatre pieds, vont bien d'une autre vitesse que nous, puisque les plus pesans attrapent les cerfs à la course.

Je m'affligeois cependant outre mesure, de n'avoir point de nouvelle de mon courtois démon; & le soir de la première traite, arrivé que je fus au gîte, je me promenois dans la cour de l'hôtellerie, attendant que le manger fût prêt, lors qu'un homme fort jeune & assez beau, me vint rire au nez, & jeter à mon col ses deux pieds de devant. Après que je l'eus quelque tems considéré: quoi, me dit-il en françois, vous ne connoissez plus votre ami? Je vous laisse à penser ce que je devins alors; certes ma surprise fut si grande, que dès-lors je m'imaginai que tout le globe de la lune, tout ce qui m'y étoit arrivé & tout ce que j'y voyois, n'étoit qu'enchantement, & cet homme-bête étant le même qui m'avoit servi de monture, continua de me parler ainsi: vous m'aviez promis que les bons offices que je vous rendrois, ne vous sortiroient jamais de la mémoire; & cependant il semble que vous ne m'avez jamais vu. Mais voyant que je demeurois dans mon étonnement; enfin, ajouta-t-il, je suis ce démon de Socrate. Ce discours augmenta mon étonnement. Mais pour m'en tirer, il me dit: je suis le démon de Socrate, qui vous ai diverti pendant votre prison, & qui pour vous continuer mes services, me suis revêtu du corps avec lequel je vous

portai hier. Mais, l'interrompis-je, comment tout cela se peut-il faire, vu qu'hier vous étiez d'une taille extrêmement longue, & qu'aujourd'hui vous êtes très-court; qu'hier vous aviez une voix foible & cassée, & qu'aujourd'hui vous en avez une claire & vigoureuse; qu'hier enfin vous étiez un vieillard tout chenu, & que vous n'êtes aujourd'hui qu'un jeune homme? Quoi donc, au lieu qu'en mon pays on chemine de la naissance à la mort, les animaux de celui-ci vont de la mort à la naissance, & rajeunissent à force de vieillir.

Si-tôt que j'eus parlé au prince, me dit-il; après avoir reçu l'ordre de vous conduire à la cour, je vous allai trouver où vous étiez, & vous ayant apporté ici, j'ai senti le corps que j'aimois si fort atténué de lassitude, que tous les organes me refusoient leurs fonctions ordinaires; en sorte que je me suis enquis du chemin de l'hôpital, où entrant j'ai trouvé le corps d'un jeune homme qui venoit d'expirer par un accident fort bizarre, & pourtant fort commun en ce pays..... Je m'en suis approché, feignant d'y connoître encore du mouvement, & protestant à ceux qui étoient présens, qu'il n'étoit point mort, & que ce qu'on croioit lui avoir fait perdre la vie, n'étoit qu'une

simp'le létargie; de sorte que sans être aperçu, j'ai approché ma bouche de la sienne, où je suis entré comme par un souffle: alors mon vieil cadavre est tombé; & comme si j'eusse été ce jeune homme, je me suis levé & m'en suis venu vous chercher, laissant là les assistans crier miracle. On nous vint quérir là-dessus pour nous mettre à table, & je suivis mon conducteur dans une salle magnifiquement meublée, mais où je ne vis rien de préparé pour manger. Une si grande solitude de viande, lorsque je périssais de faim, m'obligea de lui demander où l'on avoit mis le couvert? Je n'écoutai point ce qu'il me répondit, car trois ou quatre jeunes garçons enfans de l'hôte, s'approchèrent de moi dans cet instant; & avec beaucoup de civilité me dépouillèrent jusqu'à la chemise. Cette nouvelle cérémonie m'étonna si fort, que je n'en osai pas seulement demander la cause à mes beaux valets de chambre, & je ne sai comment mon guide, qui me demanda par où je voulois commencer, put tirer de moi ces deux mots, un potage. Mais je les eus à peine proférés, que je sentis l'odeur du plus succulent mitonné qui frappât le nez du mauvais riche: je voulus me lever de ma place pour chercher à la piste la source de cette agréable fumée; mais mon porteur m'en empêcha:

empêcha : où voulez-vous aller , me dit-il ? nous irons tantôt à la promenade , mais maintenant il est saison de manger ; achevez votre potage ; & puis , nous ferons venir autre chose . Et où diable est ce potage , lui répondis-je presque en co'ère ? Avez-vous fait gageure de vous moquer de moi tout aujourd'hui ? Je pensois , me repliqua-t-il , que vous eussiez vu à la ville d'où nous venons , votre maître , ou quelqu'autre prendre ses repas ; c'est pourquoi je ne vous avois point dit de quelle façon on se nourrit ici . Puis donc que vous l'ignorez encore , sachez que l'on n'y vit que de fumée . L'art de cuisinerie est de renfermer dans de grands vaisseaux moulés exprès , l'exhalaison qui sort des viandes en les cuisant ; & quand on en a ramassé de plusieurs sortes & de différens goûts , selon l'appétit de ceux que l'on traite , on débouche le vaisseau où cette odeur est assemblée , on en découvre après cela un autre ; & ainsi jusqu'à ce que toute la compagnie soit repue .

A moins que vous n'ayez déjà vécu de cette sorte , vous ne croirez jamais que le nez , sans dents & sans gosier , fasse pour nourrir l'homme , l'office de la bouche ; mais je vous le veux faire par expérience . Il n'eut pas plutôt achevé , que je sentis entrer successivement dans la

faite tant d'agréables vapeurs, & si nourrissantes, qu'en moins de demi-quart-heure, je me sentis tout à fait rassasié, quand nous fûmes levez. Ceci n'est pas, dit-il, chose qui doive causer beaucoup d'admiration, puisque vous ne pouvez pas avoir tant vécu, sans avoir observé qu'en votre monde, les cuisiniers, les pâtissiers & les rôtisseurs, qui mangent moins que les personnes d'une autre vacation, sont pourtant beaucoup plus gras. D'où procède leur embonpoint, à votre avis, si ce n'est de la fumée dont ils sont sans cesse environnés, & laquelle pénètre leur corps & les nourrit? Aussi les personnes de ce monde jouissent d'une santé bien moins interrompue & plus vigoureuse, à cause que la nourriture n'engendre presque point d'excrémens, qui sont l'origine de presque toutes les maladies. Vous avez, possible, été surpris, lorsqu'avant le repas on vous a déshabillé, parce que cette coutume n'est pas usitée en votre pays; mais c'est la mode de celui-ci, & l'on en use ainsi, afin que l'animal soit plus transpirable à la fumée. Monsieur, lui repartis-je, il y a très-grande apparence à ce que vous dites, & je viens moi-même d'en expérimenter quelque chose; mais je vous avouerai que ne pouvant me débarrasser si promptement, je serois bien-aise

de sentir un morceau palpable sous mes dents : il me le promit, & toutefois ce fut pour le lendemain, à cause, dit-il, que de manger si-tôt après le repas, cela me produiroit une indigestion. Nous discourûmes encore quelque tems, puis nous montâmes à la chambre pour nous coucher. Un homme au haut de l'escalier se présenta à nous, & nous ayant envisagés attentivement, me mena dans un cabinet, dont le plancher étoit couvert de fleurs d'orange à la hauteur de trois pieds ; & mon démon dans un autre rempli d'œillets & de jasmin. Il me dit, voyant que je paroissois étonné de cette magnificence, que c'étoient les lits du pays. Enfin nous nous couchâmes chacun dans notre cellule ; & dès que je fus étendu sur mes fleurs, j'aperçus, à la lueur d'une trentaine de gros vers luisans enfermés dans un crystal, (car on ne se sert point d'autres chandelles) ces trois ou quatre jeunes garçons qui m'avoient déshabillé à souper, dont l'un se mit à me chatouiller les pieds, l'autre les cuisses, l'autre les flancs, l'autre les bras, & tous avec tant de mignoteries & de délicatesse, qu'en moins d'un moment je me sentis assoupi.

Je vis entrer le lendemain mon démon avec le soleil. Je vous veux tenir ma parole, me

dit-il; vous déjeunerez plus solidement que vous ne soupâtes hier. A ces mots, je me levai, & il me conduisit par la main derrière le jardin du logis, où l'un des enfans de l'hôte nous attendoit avec une arme à la main, presque semblable à nos fusils. Il demanda à mon guide, si je voulois une douzaine d'allouettes, parce que les magots (il croioit que j'en fusse un) se nourrissoient de cette viande. A peine eus-je répondu qu'oui, que le chasseur déchargea un coup de feu, & vingt ou trente allouettes tombèrent à nos pieds toutes rôties. Voilà, m'imaginai-je aussi-tôt, ce qu'on dit par proverbe en notre monde, d'un pays où les allouettes tombent toutes rôties; sans doute que quelqu'un étoit revenu d'ici. Vous n'avez qu'à manger, me dit mon démon. Ils ont l'industrie de mêler parmi leur poudre & leur plomb une certaine composition qui tue, plume, rôtit & assaisonne le gibier. J'en ramassai quelques-unes, dont je mangeai sur sa parole, & en vérité je n'ai jamais en ma vie rien goûté de si délicieux. Après ce déjeuné, nous nous mîmes en état de partir; & avec mille grimaces dont ils se servent quand ils veulent témoigner de l'affection, l'hôte reçut un papier de mon démon. Je lui demandai si c'étoit une obligation pour la valeur de l'écot. Il me

repartit que non, qu'il ne lui devoit plus rien; & que c'étoit des vers. Comment des vers, lui repliquai-je? les taverniers sont donc ici curieux de rimes? C'est, me dit-il, la monnoie du pays; & la dépense que nous venons de faire céans, s'est trouvée monter à un sixain, que je viens de lui donner. Je ne craignois pas de demeurer court; car quand nous ferions ici ripaille pendant huit jours, nous ne saurions dépenser un sonnet, & j'en ai quatre sur moi, avec deux épigrammes, deux odes & une églogue. Et plût à Dieu, lui dis-je, que cela fût de même en notre monde! J'y connois beaucoup d'honnêtes poëtes qui meurent de faim, & qui feroient bonne chère, si on payoit les traiteurs en cette monnoie. Je lui demandai si ces vers seroient toujours, pourvu qu'on les transcrivît: il me répondit que non, & continua ainsi. Quand on en a composé, l'auteur les porte à la cour des monnoies, où les poëtes jurés du royaume tiennent leur séance: là ces versificateurs officiers mettent les pièces à l'épreuve; & si elles sont jugées de bon aloi, on les taxe non pas selon leur prix, c'est-à-dire qu'un sonnet ne vaut pas toujours un sonnet, mais selon le mérite de la pièce; & ainsi quand quelqu'un meurt de faim, ce n'est jamais qu'un buffle, & les personnes d'esprit sont

toujours grande chère. J'admirois tout extasié la police judicieuse de ce pays-là ; & il poursuivit de cette façon. Il y a encore d'autres personnes qui tiennent cabaret d'une manière bien différente. Lorsqu'on sort de chez eux, ils demandent, à proportion des frais, un acquit pour l'autre monde ; & dès qu'on le leur a donné, ils écrivent dans un grand registre, qu'ils appellent, les comptes du grand jour, à-peu-près en ces termes. Item, la valeur de tant de vers délivrés un tel jour, à un tel, qu'on m'y doit rembourser aussi-tôt reçu du premier fonds qui s'y trouvera ; & lorsqu'ils se sentent en danger de mourir, ils sont hacher ces registres en morceaux, & les avalent, parce qu'ils croient que s'ils n'étoient ainsi digérés, cela ne leur profiteroit de rien.

Cet entretien n'empêchoit pas que nous ne continuassions de marcher, c'est-à-dire, mon porteur à quatre pattes sous moi, & moi à califourchon sur lui. Je ne particulariserai point davantage les aventures qui nous arrêtèrent sur le chemin, qu'enfin nous terminâmes à la ville où le roi fait sa résidence. Je n'y fus pas plutôt arrivé, qu'on me conduisit au palais, où les grands me reçurent avec des admirations plus modérées que n'avoit fait le peuple, quand j'avois passé dans les rues ; mais la con-

clusion que j'étois sans doute la femelle du petit animal de la reine, fut celle des grands comme du peuple. Mon guide me l'interprétoit ainsi, & cependant lui-même n'entendoit point cette énigme, & ne savoit quel étoit ce petit animal de la reine : mais nous en fûmes bientôt éclaircis. Le roi quelque tems après m'avoit considéré, commanda qu'on l'amenât, & à une demi-heure de-là, je vis entrer au milieu d'une troupe de singes qui portoient la fraise & le haut de chausse, un petit homme bâti presque tout comme moi, car il marchoit à deux pieds. Si-tôt qu'il m'aperçut, il m'aborda par un criado de you estra merced. Je lui ripostai sa révérence à-peu-près en mêmes termes. Mais hélas ! ils ne nous eurent pas plutôt vu parler ensemble, qu'ils crurent tous le préjugé véritable ; & cette conjecture n'avoit garde de produire un autre succès ; car celui des assistans qui opinoit pour nous avec plus de faveur, protestoit que notre entretien étoit un grognement, que la joie d'être rejoints par un instinct naturel, nous faisoit bourdonner. Ce petit homme me conta qu'il étoit européen, natif de la vieille Castille ; qu'il avoit trouvé moyen avec des oiseaux, de se faire porter jusqu'au monde de la lune où nous étions alors ; qu'étant tombé entre les mains de la reine, elle

L'avoit pris pour un singe, à cause qu'ils habillent par hasard en ce pays-là les singes à l'espagnole; & que l'ayant à son arrivée trouvé vêtu de cette façon, elle n'avoit point douté qu'il ne fût de l'espèce. Il faut bien dire, lui repliquai-je, qu'après leur avoir essayé toutes sortes d'habits, ils n'en aient point rencontré de plus ridicules, & que ce n'est qu'à cause de cela qu'ils les équipent de la sorte, n'entretenant ces animaux que pour s'en donner du plaisir. Ce n'est pas connoître, reprit-il, la dignité de notre nation, en faveur de qui l'univers ne produit des hommes que pour nous donner des esclaves, & pour qui la nature ne sauroit engendrer que des matières de rire. Il me supplia ensuite de lui apprendre comme je m'étois osé hasarder de gravir à la lune avec la machine dont je lui parlai; je lui répondis que c'étoit parce qu'il avoit emmené les ciseaux sur lesquels j'y pensois aller: il sourit de cette raillerie, & environ un quart-d'heure après, le roi commanda aux gardeurs de singes de nous ramener, avec ordre de nous faire coucher ensemble l'espagnol & moi, pour faire en son royaume multiplier notre espèce. On exécuta de point en point la volonté du prince, de quoi je fus très-aise; pour le plaisir que je recevois d'avoir quelqu'un qui m'entretint pen-

dant ma solitude de ma brutification. Un jour, mon mâle (car on me tenoit pour sa femelle) me conta que ce qui l'avoit véritablement obligé de courir toute la terre, & enfin de l'abandonner pour la lune, étoit qu'il n'avoit pu trouver un seul pays, où l'imagination même fût en liberté. Voyez-vous, me dit il, à moins de porter un bonnet, quoique vous puissiez dire de beau, s'il est contre les principes des docteurs de drap, vous êtes un idiot, un fou, & quelque chose de pis. On m'a voulu mettre en mon pays à l'inquisition, pour avoir soutenu, à la barbe des pédans, qu'il y avoit du vuide, & que je ne connoissois point de matière au monde plus pesante l'une que l'autre. Je lui demandai de quelles probabilités il appuyoit une opinion si peu reçue. Il faut, me répondit-il, pour en venir à bout, supposer qu'il n'y a qu'un élément; car encore que nous voyions de l'eau, de la terre, de l'air & du feu séparés, on ne les trouve jamais si parfaitement purs; qu'ils ne soient encore engagés les uns avec les autres. Quand, par exemple, vous voyez du feu, ce n'est pas du feu, ce n'est que de l'air beaucoup étendu; l'air n'est que de l'eau fort dilatée; l'eau n'est que de la terre qui se fond, & la terre elle-même n'est autre chose que de l'eau beaucoup resser-

rée; & ainsi, à pénétrer sérieusement la matière, vous connoîtrez qu'elle n'est qu'une, qui, comme excellente comédienne, joue ici-bas toutes sortes de personnages, sous différens habits: autrement il faudroit admettre autant d'éléments, qu'il y a de sortes de corps. Et si vous m'e demandez pourquoi le feu brûle, & que l'eau refroidit, vu que ce n'est qu'une seule matière, je vous réponds que cette matière agit par sympathie, selon la disposition où elle se trouve dans le tems qu'elle agit. Le feu, qui n'est rien que de la terre encore plus répandue, qu'elle ne l'est pour constituer l'air, tâche de changer en elle, par sympathie, ce qu'elle rencontre: ainsi la chaleur du charbon étant le feu le plus subtil & le plus propre à pénétrer un corps, se glisse entre les pores de notre masse au commencement, parce que c'est une nouvelle matière qui nous remplit, & nous fait exhaler en sueur; cette sueur, étendue par le feu, se convertit en fumée, & devient air; encore davantage fondu par la chaleur de l'antipéristase, ou des astres qui l'avoisinent, s'appelle feu; & la terre, abandonnée par le froid, tombe en terre; l'eau, d'autre part, quoiqu'elle ne diffère de la matière du feu, qu'en ce qu'elle est plus serrée, ne nous brûle pas, à cause qu'étant serrée,

elle demande, par sympathie, à resserrer les corps qu'elle rencontre; & le froid que nous sentons, n'est autre chose que l'effet que notre chair, qui se replie sur elle-même par le voisinage de la terre ou de l'eau, qui la contraint de lui ressembler. De-là vient que les hydro-piques remplis d'eau, changent en eau toute la nourriture qu'ils prennent; de-là vient que les bilieux changent en bile tout le sang que forme le foie. Supposé donc qu'il n'y ait qu'un seul élément, il est certain que tous les corps, chacun selon sa qualité, inclinent également au centre de la terre.

Mais vous me demanderez pourquoi donc le fer, les métaux, la terre, le bois, descendent plus vite à ce centre qu'une éponge, si ce n'est à cause qu'elle est pleine d'air, qui tend naturellement en haut. Ce n'est point du tout là la raison; & voici comme je vous réponds. Quoiqu'une roche tombe avec plus de rapidité qu'une plume, l'un & l'autre ont même inclination pour ce voyage; mais un boulet de canon, par exemple, s'il trouvoit la terre percée à jour, se précipiteroit plus vite à son centre, qu'une vessie grosse de vent; & la raison est que cette masse de métal est beaucoup de terre recôgnée en un petit canton, & que ce vent est fort peu de terre en beau-

coup d'espace : car toutes les parties de la matière qui loge dans ce fer , jointes qu'elles sont les unes aux autres , augmentent leur force par l'union ; à cause que s'étant resserrées , elles se trouvent à la fin beaucoup à combattre contre peu , vu qu'une parcelle d'air , égale en grosseur au boulet , n'est pas égale en quantité.

Sans prouver ceci par une enfilade de raisons , comment par votre foi une pique , une épée , un poignard , nous blessent-ils , si ce n'est à cause que l'acier étant une matière où les parties sont plus proches & plus enfoncées les unes dans les autres , que non pas votre chair , dont les pores & la mollesse montrent qu'elle contient fort peu de matière répandue en un grand lieu , & que la pointe de fer qui nous pique étant une quantité presque innombrable de matière , contre fort peu de chair , il la contraint de céder au plus fort , de même qu'un escadron bien pressé , entame aisément un bataillon moins serré & plus étendu . Car pourquoi une loupe d'acier embrasée est-elle plus chaude qu'un tronç de bois allumé , si ce n'est qu'il y a plus de feu dans la loupe en peu d'espace , y en ayant d'attaché à toutes les parties du métal , que dans le bâton , qui , pour être fort spongieux , enferme beaucoup de vuide , & que le vuide n'étant qu'une

privation de l'être, ne peut être susceptible de la forme du feu? Mais, m'objecterez-vous, vous supposez du vuide, comme si vous l'aviez prouvé, & c'est cela dont nous sommes en dispute. Et bien, je vais vous le prouver; & quoique cette difficulté soit la sœur du nœud gordien, j'ai les bras assez forts pour en devenir l'Alexandre.

Qu'elle me réponde donc, je l'en supplie, cette bête vulgaire, qui ne croit être homme que parce qu'on le lui a dit. Supposé qu'il n'y ait qu'une matière, comme je pense l'avoir assez prouvé; d'où vient qu'elle se relâche & se restreint selon son appétit? d'où vient qu'un morceau de terre, à force de se condenser, s'est fait caillou? Est-ce que les parties de ce caillou se sont placées les unes dans les autres, en telle sorte que là où s'est fiché ce grain de sablon, là même, où dans le même point loge un autre grain de sablon? Tout cela ne se peut, & selon leur principe même, puisque les corps ne se pénètrent point: mais il faut que cette matière se soit rapprochée, & si vous voulez, se soit raccourcie, en sorte qu'elle ait rempli quelque lieu qui ne l'étoit pas.

De dire que cela n'est point compréhensible, qu'il y eût rien dans le monde; que nous fussions en partie composés de rien: hé

pourquoi non? Le monde entier n'est-il pas enveloppé de rien, puisque vous m'avouez cet article, confessez donc qu'il est aussi aisé, que le monde ait du rien dedans soi, qu'autour de soi.

Je vois fort bien que vous me demanderez pourquoi donc l'eau, restreinte par la gelée dans un vase, le fait crever; si ce n'est pour empêcher qu'il ne se fasse du vuide? Mais je réponds que cela n'arrive qu'à cause que l'air de dessus, qui tend aussi-bien que la terre & l'eau au centre, rencontrant sur le droit chemin de ce pays une hôtellerie vacante, y va loger, s'il trouve les pores de ce vaisseau, c'est-à-dire, les chemins qui conduisent à cette chambre de vuide, trop étroits, trop longs & trop tortus; il satisfait, en le brisant, à son impatience, pour arriver plutôt au gîte.

Mais sans m'amuser à répondre à toutes leurs objections, j'ose bien dire que s'il n'y avoit point de vuide, il n'y auroit point de mouvement, ou il faut admettre la pénétration des corps: car il seroit ridicule de croire que quand une mouche pousse de l'aile une parcelle de l'air, cette parcelle en fasse reculer devant elle une autre, cette autre encore une autre, & qu'ainsi l'agitation du petit brteil d'une puce aille faire une fosse derrière le monde.

Quand ils n'en peuvent plus, ils ont recours à la raréfaction : mais en bonne foi, comment se peut-il faire, quand un corps se raréfie, qu'une particule de la masse s'éloigne d'une autre particule, sans laisser ce milieu vuide ? N'auroit-il pas fallu que ces deux corps qui viennent de se séparer, eussent été en même tems au même lieu où étoit celui-ci, & que de la sorte ils se fussent pénétrés tous trois ? Je m'attends bien que vous me demanderez pourquoi donc par un chalumeau, une seringue ou une pompe, on fait monter l'eau contre son inclination ? A quoi je vous répondrai qu'elle est violentée, & que ce n'est pas la peur qu'elle a du vuide qui l'oblige à se détourner de son chemin ; mais qu'étant jointe avec l'air, d'une nuance imperceptible, elle s'élève, quand on élève en haut l'air qui la tient embarrassée.

Cela n'est pas fort épineux à comprendre, quand on connoît le cercle parfait & la délicate enchaîure des élémens ; car si vous considérez attentivement ce limon qui fait le mariage de la terre & de l'eau, vous trouverez qu'il n'est plus terre, qu'il n'est plus eau, mais qu'il est l'entremetteur du contrat de ces deux ennemis ; l'eau tout de même avec l'air s'envoient réciproquement un brouillard qui pé-

entrent aux humeurs de l'un & de l'autre ; pour moyenner leur paix ; & l'air se réconcilie avec le feu , par le moyen d'une exhalaison médiatrice qui les unit.

Je pense qu'il vouloit encore parler , mais on nous apporta notre mangeaille ; & parce que nous avions faim , je fermai les oreilles à ses discours , pour ouvrir l'estomac aux viandes qu'on nous donna.

Il me souvient qu'une autrefois , comme nous philosophions , car nous n'aimions guères ni l'un ni l'autre à nous entretenir de choses basses ; je suis bien fâché , me dit-il , de voir un esprit de la trempe du vôtre , infecté des erreurs du vulgaire. Il faut donc que vous sachiez , malgré le pédantisme d'Aristote , dont retentissent aujourd'hui toutes les classes de votre France , que tout est en tout ; c'est-à-dire que dans l'eau , par exemple , il y a du feu , dedans le feu de l'eau , dedans l'air de la terre , & dedans la terre de l'air. Quoique cette opinion fasse ouvrir aux scolares les yeux grands comme des salieres , elle est plus aisée à prouver qu'à persuader ; car je leur veux demander premièrement , si l'eau n'engendre pas du poisson ; & quand ils me le nieront , creuser un fossé , & le remplir du syrop de l'éguière ; qu'ils passent encore , s'ils veulent.

à travers un bluteau, pour échapper aux objections des aveugles, je veux, en cas qu'ils n'y trouvent du poisson dans quelque tems, avaler toute l'eau qu'ils y auront versée: mais s'ils y en trouvent, comme je n'en doute point, c'est une preuve convaincante qu'il y a du sel & du feu: par conséquent, de trouver ensuite de l'eau dans le feu, ce n'est pas une entreprise fort difficile: car qu'ils choisissent le feu même le plus détaché de la matière, comme les comètes, il y en a toujours beaucoup; puisque si cette humeur onctueuse dont ils sont engendrés, réduite en soufflé par la chaleur de l'antipéristase qui les allume, ne trouve un obstacle à sa violence dans l'humide froideur qui la tempère & la combat, elle se consumerait brusquement comme un éclair. Qu'il y ait maintenant de l'air dans la terre, ils ne le nieront pas; ou bien ils n'ont jamais entendu parler des frissons effroyables dont les montagnes de la Sicile ont été si souvent agitées. Outre cela, nous voyons la terre toute poreuse; jusqu'aux grains de sablon qui la composent. Cependant, personne n'a dit encore, que ces creux fussent remplis de vuide; on ne trouvera donc pas mauvais que l'air y fasse son domicile. Il me reste à prouver que dans l'air il y a de la terre; mais je ne daigne

presque pas en prendre la peine, puisque vous en êtes convaincu autant de fois que vous voyez tomber sur vos têtes ces légions d'atomes si nombreuses, qu'elles étouffent l'arithmétique.

Mais passons des corps simples aux composés, ils me fourniront des sujets beaucoup plus fréquens; & pour montrer que toutes choses sont en toutes choses, non point qu'elles se changent les unes aux autres, comme le gazouillent vos péripatéticiens; car je veux soutenir à leur barbe, que les principes se mêlent, se séparent, & se remêlent derechef, en telle sorte, que ce qui a été fait par le sage créateur du monde, le sera toujours: je ne suppose point à leur mode de maxime que je ne prouve.

C'est pourquoi prenez, je vous prie, une bûche, ou quelque autre matière combustible, & y mettez le feu; ils diront, quand elle sera embrasée, que ce qui étoit bois est devenu feu: mais je leur soutiens que non, & qu'il n'y a pas plus de feu quand elle est toute enflammée, qu'avant qu'on en eût approché l'allumette; mais celui qui étoit caché dans la bûche, que le froid & l'humide empêchoient de s'étendre & d'agir, secouru par l'étranger, a rallié ses forces contre le flegme

qui l'étouffoit, & s'est emparé du champ qu'occupoit son ennemi: aussi le montre-t-il sans obstacles, en triomphant de son geolier: ne voyez-vous pas comme l'eau s'enfuit par les deux bouts du tronçon, chaude & fumante encore du combat qu'elle a rendu. Cette flamme que vous voyez en haut, est le feu le plus subtil, le plus dégagé de la matiere, & le plutôt prêt par conséquent à retourner chez soi: il s'unit pourtant en pyramide jusqu'à certaine hauteur, pour enfoncer l'épaisse humidité de l'air qui lui résiste: mais comme il vient en montant à se dégager peu à peu de la violente compagnie de ses hôtes, alors il prend le large, parce qu'il ne ren contre plus rien d'antipatique à son passage; & cette négligence est bien souvent cause d'une seconde prison; car cheminant séparé, il s'égarera quelquefois dans un nuage, s'il s'y rencontre, d'autre fois, en assez grande quantité pour faire tête à la vapeur, ils se joignent, ils grondent, ils tonnent, ils foudroient, & la mort des innocens est bien souvent l'effet de la colère animée dans ces choses mortes. Si quand il se trouve embarrassé de ces crudités importunes de la moyenne région, il n'est pas assez fort pour se défendre, il s'abandonne à la discrétion de son ennemi, qui le contraint par sa

pesanteur de retomber en terre ; & ce malheureux , enfermé dans une goutte d'eau , se rencontrera peut-être au pied d'un chêne , de qui le feu animal invitera ce pauvre égaré de se loger avec lui ; ainsi le voilà qui revient au même état dont il étoit sorti quelques jours auparavant.

Mais voyons la fortune des autres élémens qui composoient cette bûche. L'air se retire à son quartier , encore pourtant mêlé de vapeurs , à cause que le feu tout en colère les a brusquement chassés pêle-mêle. Le voilà donc qui sert de balon aux vents , fournit les animaux de respiration , remplit le vuide que la nature fait ; & possible encore qu' s'étant enveloppé dans une goutte de rosée , il sera sucé & digéré par les feuilles altérées de cet arbre , où s'est retiré notre feu : l'eau que la flamme avoit chassée de ce trône , élevée par la chaleur jusqu'au berceau des météores , retombera en pluie sur notre chêne aussi-tôt que sur un autre ; & la terre devenue cendre , & pais guérie de sa stérilité , ou par la chaleur nourrissante d'un fumier où on l'aura jettée , ou par le sel végétatif de quelques plantes voisines , ou par l'eau féconde des rivières , se rencontrera peut-être près ce chêne , qui par la chaleur de son germe l'attirera , & en fera une partie de son tout.

De cette façon voilà ces quatre élémens qui reçoivent le même sort, & rentrent au même état d'où ils étoient sortis quelques jours auparavant : ainsi on peut dire que dans un homme il y a tout ce qui est nécessaire pour composer un arbre, & dans un arbre tout ce qui est nécessaire pour composer un homme. Enfin, de cette façon, toutes choses se rencontreront en toutes choses. Mais il nous manque un Prométhée, qui nous tire du fein de la nature, & nous rende sensible ce que je veux bien appeller matière première.

Voilà les choses à peu près dont nous amusons le tems ; car ce petit espagnol avoit l'esprit joli. Notre entretien toutefois n'étoit que de nuit, à cause que depuis six heures du matin jusqu'au soir, la grande foale du monde qui nous venoit contempler à notre logis, nous eût détournés ; car quelques-uns nous jettoient des pierres, d'autres des noix, d'autres de l'herbe : il n'étoit bruit que des bêtes du roi, on nous servoit tous les jours à manger à nos heures, & la reine & le roi prenoient eux-mêmes souvent la peine de me tâter le ventre, pour connoître si je n'emplissois point ; car ils brûloient d'une envie extraordinaire d'avoir de la race de ces petits animaux. Je ne fais si ce fut pour avoir été plus attentif que mon mâle

à leurs simagrées & à leurs tons : mais j'appris plutôt que lui à entendre leur langue , & à l'écorcher un peu , ce qui fit qu'on nous considéra d'une autre façon qu'on avoit fait , & les nouvelles coururent aussi-tôt par-tout le royaume , qu'on avoit trouvé deux hommes sauvages plus petits que les autres , à cause des mauvaises nourritures que la solitude nous avoit fournies , & qui par un défaut de la semence de leurs peres , n'avoient pas eu les jambes de devant assez fortes pour s'appuyer dessus.

Cette créance alloit prendre racine à force de cheminer , sans les doctes du pays qui s'y opposèrent , disant que c'étoit une impiété épouvantable , de croire que non-seulement des bêtes , mais des monstres , fussent de leur espece. Il y auroit bien plus d'apparence , ajoutoient les moins passionnés , que nos animaux domestiques participassent au privilège de l'humanité & de l'immortalité , à cause qu'ils sont nés dans notre pays , qu'une bête monstrueuse , qui se dit née je ne sais où dans la lune ; & puis considérez la différence qui se remarque entre nous & eux. Nous autres marchons à quatre pieds , parce que dieu ne se voulut pas fier d'une chose si précieuse , à une moins ferme assiette , & il eut peur qu'allant autre-

ment, il n'arrivât fortune de l'homme; c'est pourquoi il prit la peine de l'asseoir sur quatre pilliers, afin qu'il ne pût tomber: mais dédaignant de se mêler de la construction de ces deux brutes, il les abandonna au caprice de la nature, laquelle ne craignant pas la perte de si peu de chose, ne les appuya que sur deux pattes.

Les oiseaux même, disoient-ils, n'ont pas été si maltraités qu'elles; car au moins ils ont reçu des plumes pour subvenir à la foiblesse de leurs pieds, & se jeter en l'air, quand nous les éconduirions de chez nous; au lieu que la nature, en ôtant les deux pieds à ces monstres, les a mis en état de ne pouvoir échapper à notre justice.

Voyez un peu, outre cela, comme ils ont la tête tournée vers le ciel: c'est la disette où dieu les a mis de toutes choses, qui les a situés de la sorte; car cette posture suppliante témoigne qu'ils se plaignent au ciel de celui qui les a créés, & qu'ils lui demandent permission de s'accommoder de nos restes. Mais nous autres nous avons la tête panchée en bas, pour contempler les biens dont nous sommes seigneurs, & comme n'y ayant rien au ciel à qui notre heureuse condition puisse porter envie.

L'entendois tous les jours à ma loge faire.

M iv.

ces contes, ou d'autres semblables; & enfin ils briquèrent si bien l'esprit des peuples sur cet article, qu'il fut arrêté que je ne passerois tout au plus que pour un perroquet sans plumes; car ils confirmoient les persuadés, sur ce que, non plus qu'un oiseau, je n'avois que deux pieds: cela fit qu'on me mit en cage, par ordre exprès du conseil d'enhaut.

Là, tous les jours l'oiseleur de la reine prenoit le soin de me venir siffler la langue, comme on fait ici aux sanfonnets. J'étois heureux à la vérité, en ce que je ne manquois point de mangoaille; cependant parmi les sornettes dont les regardans me rompoient les oreilles, j'appris à parler comme eux; en sorte que quand je fus assez rompu dans l'idiome, pour exprimer la plupart de mes conceptions, j'en contai des plus belles; déjà les compagnies ne s'entretenoient plus que de la gentillesse de mes bons mots, & de l'estime que l'on faisoit de mon esprit: on vint jusques-là, que le conseil fut contraint de publier un arrêt, par lequel on défendoit de croire que j'eusse de la raison; avec un commandement très exprès à toutes personnes, de quelque qualité ou condition qu'elles fussent, de s'imaginer, quoiqua je pusse faire de spirituel, que c'étoit l'instinct qui me le faisoit faire.

Cependant la définition de ce que j'étois, partagea la ville en deux factions. Le parti qui soutenoit en ma faveur, grossissoit de jour en jour; Et enfin, en dépit de l'anathème par lequel on tâchoit d'épouvanter le peuple, ceux qui tenoient pour moi demandèrent une assemblée des états, pour résoudre cette controverse. On fut long-tems à s'accorder sur le choix de ceux qui opineroient, mais les arbitres pacifèrent l'animosité, par le nombre des intéressés qu'ils égalèrent, & qui ordonnèrent qu'on me porteroit dans l'assemblée, comme on fit: mais j'y fus traité autant sévèrement qu'on se le peut imaginer. Les examinateurs m'interrogèrent, entr'autres choses, de philosophie; je leur exposai, tout à la bonne foi, ce que jadis mon régent m'en avoit appris: mais ils ne mirent guères à me le réfuter par beaucoup de raisons convaincantes; de sorte que n'y pouvant répondre, j'alléguai, pour dernier refuge, les principes d'Aristote, qui ne me servirent pas davantage que les sophismes; car, en deux mots, ils m'en découvrirent la fausseté. Cet Aristote, me dirent-ils, dont vous vantez si fort la science, accommodoit sans doute les principes à sa philosophie, au lieu d'accommoder sa philosophie aux principes; & encore, devoit-il les prouver au moins plus

raisonnables que ceux des autres sectes dont vous nous avez parlé ; c'est pourquoi le bon seigneur ne trouvera pas mauvais si nous lui baisons les mains. Enfin , comme ils virent que je ne leur clabaudois autre chose , sinon qu'ils n'étoient pas plus savans qu'Aristote , & qu'on m'avoit défendu de disputer contre ceux qui nioient les principes , ils conclurent tous d'une commune voix , que je n'étois pas un homme , mais possible quelque espèce d'autruche , vu que je portois comme elle la tête droite , que je marchois sur deux pieds ; & qu'enfin , hormis un peu de duvet , je lui étois tout semblable ; si bien qu'on ordonna à l'oïseleur de me rapporter en cage. J'y passois mon tems avec assez de plaisir ; car à cause de leur langue , que je possédois correctement , toute la cour se divertissoit à me faire jaser. Les filles de la reine , entr'autres , fourroient toujours quelque bribe dans mon panier ; & la plus gentille de toutes ayant conçu quelque amitié pour moi , elle étoit si transportée de joie , lorsqu'étant en secret , je l'entretenois des mœurs & des divertissemens des gens de notre monde , & principalement de nos cloches , & de nos autres instrumens de musique ; qu'elle me protestoit les larmes aux yeux , que si jamais je me trouvois en état de revoler en notre monde , elle me suivroit de bon cœur.

Un jour, de grand matin, m'étant éveillé en sursaut, je la vis qui tambourinoit contre les bâtons de ma cage : réjouissez-vous, médit-elle, hier dans le conseil on conclut la guerre contre le Roi. J'espère parmi l'embarras des préparatifs, pendant que notre monarque & ses sujets seront éloignés, faire naître l'occasion de vous sauver. Comment la guerre, l'interrompis-je ? Arrive-t-il des querelles entre les princes de ce monde-ci, comme entre ceux du nôtre ? Hé ! je vous prie, parlez-moi de leur façon de combattre.

Quand les arbitres, reprit-elle, élus au gré des deux partis, ont désigné le tems accordé pour l'armement, celui de la marche, le nombre des combattans, le jour & le lieu de la bataille, & tout cela avec tant d'égalité, qu'il n'y a pas dans une armée un seul homme plus que dans l'autre : les soldats estropiés d'un côté sont tous enrôlés dans une compagnie ; & lorsqu'on en vient aux mains, les maréchaux de camp ont soin de les exposer aux estropiés : de l'autre côté, les géans ont en tête les colosses ; les escrimeurs, les adroits ; les vaillans, les courageux ; les débiles, les foibles ; les indisposés, les malades ; les robustes, les forts ; & si quelqu'un entreprenoit de frapper un autre que son ennemi désigné, à moins qu'il pût

justifier que c'étoit par méprise, il seroit condamné comme un couard. Après la bataille donnée, on compte les blessés, les morts, les prisonniers; car pour les fuyards, il ne s'en trouve point; si les pertes se trouvent égales de part & d'autre, ils tirent à la courte-paille à qui se proclamera victorieux.

Mais encore qu'un royaume eût défait son ennemi de bonne guerre, ce n'est presque rien avancé; car il y a d'autres armées peu nombreuses de savans & d'hommes d'esprit, des disputes desquelles dépend entièrement le triomphe ou la servitude d'un état.

Un savant est opposé à un autre savant, un esprité à un autre esprité, & un judicieux à un autre judicieux: au reste, le triomphe que remporte un état en cette façon, est compté pour trois victoires à force ouverte. Après la proclamation de la victoire on rompt l'assemblée, & le peuple vainqueur choisit, pour être son roi, ou celui des ennemis, ou le sien.

Je ne pus m'empêcher de rire de cette façon scrupuleuse de donner des batailles; & j'alléguois; pour exemple d'une bien plus forte politique, les coutumes de notre Europe, où le monarque n'avoit garde d'omettre aucun de ses avantages pour vaincre; & voici comme elle me parla.

Apprenez-moi, me dit-elle, si vos princes ne prétextent pas leurs armemens du droit. Si font-ils, lui repliquai-je, & de la justice de leur cause. Pourquoi, continua-t-elle, ne choisissent-ils des arbitres non suspects pour être accordés? & s'il se trouve qu'ils aient autant de droit l'un que l'autre, qu'ils demeurent comme ils étoient, ou qu'ils jouent en un coup de piquet la ville ou la province dont ils font en dispute.

Mais vous, lui repartis-je, pourquoi toutes ces circonstances en votre façon de combattre? Ne suffit-il pas que les armées soient en pareil nombre d'hommes? Vous n'avez guères de jugement, me répondit-elle. Croiriez-vous, par votre foi, ayant vaincu sur le pré votre ennemi seul à seul, l'avoir vaincu de bonne guerre, si vous étiez maillé, & lui non; s'il n'avoit qu'un poignard, & vous un estocade; en fin s'il étoit manchot, & que vous eussiez deux bras? Cependant avec toute l'égalité que vous recommandez tant à vos gladiateurs, ils ne se battent jamais pareils; car l'un fera de grande, l'autre de petite taille, l'un sera adroit, l'autre n'aura jamais manié d'épée; l'un sera robuste, l'autre foible; & quand même ces disproportions seroient égales, qu'ils seroient aussi adroits & aussi forts l'un que l'autre, encore ne seroient-

ils pas pareils , car l'un des deux aura peut-être plus de courage que l'autre ; & sous ombre que cet emporté ne considérera pas le péril, qu'il fera bilieux, qu'il aura plus de sang, qu'il aura le cœur plus ferré, avec toutes ces qualités qui font le courage ; comme si ce n'étoit pas, aussi-bien qu'une épée, une arme que son ennemi n'a point, il s'ingérera de se ruer éperduement sur lui, de l'effrayer, & d'ôter la vie à ce pauvre homme qui prévoit le danger, dont la chaleur est étouffée dans la pituite, & duquel le cœur est trop vaste pour unir les esprits nécessaires à dissiper cette glace, qu'on appelle poltronnerie. Ainsi vous louez cet homme, d'avoir tué son ennemi avec avantage ; & le louant de hardiesse, vous le louez d'un péché contre nature, puisque sa hardiesse tend à la destruction. Et à propos de cela, je vous dirai qu'il y a quelques années qu'on fit une remontrance au conseil de guerre, pour apporter un règlement plus circonspect & plus conscientieux dans les combats. Et le philosophe qui donnoit l'avis, parla ainsi.

Vous vous imaginez, MM. avoir bien égalé les avantages de deux ennemis, quand vous les avez choisis tous deux grands, tous deux adroits, tous deux pleins de courage ; mais ce n'est pas encore assez, puisqu'il faut qu'enfin

le vainqueur surmonte par adresse, par force, & par fortune. Si ç'a été par adresse, il a frappé sans doute son adversaire, par un endroit où il ne s'attendoit pas, ou plus vite qu'il n'étoit vraisemblable; ou feignant de l'attraper d'un côté, il l'a assailli de l'autre. Cependant tout cela c'est raffiner, c'est tromper, c'est trahir; & la tromperie & la trahison, ne doivent pas faire l'estime d'un véritable généreux. S'il a triomphé par force, estimerez-vous son ennemi vaincu, puisqu'il a été violenté? Non, sans doute; non plus que vous ne diriez pas qu'un homme ait perdu la victoire, encore qu'il soit accablé de la chute d'une montagne, parce qu'il n'a pas été en puissance de la gagner. Tout de même celui-là n'a point été surmonté, à cause qu'il a terrassé son ennemi; c'est la fortune qu'on doit couronner, il n'y a rien contribué; & enfin le vaincu n'est non plus blâmable que le joueur de dez, qui, sur dix-sept points, en voit faire dix-huit.

On lui confessa qu'il avoit raison, mais qu'il étoit impossible, selon les apparences humaines, d'y mettre ordre, & qu'il valoit mieux subir un petit inconvenient, que de s'abandonner à cent autres de plus grande importance.

Elle ne m'entretint pas cette fois davantage, parce qu'elle craignoit d'être trouvée seule avec

192 É T A T E T E M P I R É

moi si matin. Ce n'est pas qu'en ce pays-là l'impudicité soit un crime; au contraire, hors les coupables convaincus, tout homme a pouvoir sur toute femme; & une femme tout de même, pourroit appeller un homme en justice, qui l'auroit refusée; mais elle ne m'osoit pas fréquenter publiquement, à cause que les gens du conseil avoient dit dans la dernière assemblée, que c'étoit les femmes qui publioient que j'étois homme, afin de couvrir, sous ce prétexte, le desir qui les brûloit de se mêler aux bêtes, & de commettre avec moi, sans vergogne, des péchés contre nature; cela fut cause que je demurai long-tems sans la voir, ni pas une du sexe.

Cependant il falloit bien que quelqu'un eût réchauffé les querelles de la définition de mon être; car comme je ne songeois plus qu'à mourir en ma cage, on me vint quérir encore une fois pour me donner audience. Je fus donc interrogé en présence d'un grand nombre de contrefaisans sur quelque point de physique; & mes réponses, à ce que je crois, ne satisfirent aucunement; car celui qui présidoit, m'exposa fort au long ses opinions sur la structure du monde; elles me semblèrent ingénieuses, &, sans qu'il passât jusqu'à son origine, qu'il soutenoit éternelle; j'eusse trouvé la philosophie beaucoup plus

plus raisonnable que la nôtre; mais si-tôt que je l'eutendis soutenir une rêverie si contraire à ce que la foi nous apprend, je brisai avec lui, dont il ne fit que rire; ce qui m'obligea de lui dire que, puisqu'ils en venoient là, je recommençois à croire que leur monde n'étoit qu'une lune. Mais, me dirent-ils tous, vous y voyez de la terre, des rivières, des mers; que seroit-ce donc tout cela? N'importe, repartis-je, Aristote assure que ce n'est que la lune; & si vous aviez dit le contraire dans les classes où j'ai fait mes études, on vous auroit sifflé. il se fit sur cela un grand éclat de rire; il ne faut pas demander si ce fut de leur ignorance; mais cependant on me conduisit dans ma cage.

Mais d'autres savans, plus emportés que les premiers, avertis que j'avois osé dire que la lune d'où je venois, étoit un monde, & que leur monde n'étoit qu'une lune, crurent que cela leur fournissoit un prétexte assez juste pour me faire condamner à l'eau; c'est la façon d'exterminer les impies. Pour cet effet, ils furent en corps faire leur plainte au roi, qui leur promit justice, & ordonna que je serois remis sur la sellette.

Me voilà donc décagé pour la troisième fois, & lors le plus ancien prit la parole, & plaida contre moi. Je ne me souviens pas de sa ha-

langue, à cause que j'étois trop épouventé pour recevoir les espèces de sa voix sans désordre, & parce qu'il s'étoit servi pour déclamer, d'un instrument dont le bruit m'étourdissoit; c'étoit une trompette qu'il avoit tout exprès choisie, afin que la violence du son martial échauffât leurs esprits à ma mort, & afin d'empêcher par cette émotion, que le raisonnement ne pût faire son office, comme il arrive dans nos armées, où le tintamarre des trompettes & des tambours empêche le soldat de réfléchir sur l'importance de sa vie. Quand il eut dit, je me levai pour défendre ma cause, mais j'en fus délivré par une aventure qui vous va surprendre. Comme j'avois la bouche ouverte, un homme qui avoit eu grande difficulté à traverser la foule, vint cheoir aux pieds du Roi, & se traîna long-tems sur le dos en sa présence. Cette façon de faire ne me surprit pas, car je savois que c'étoit la posture où ils se mettoient, quand ils vouloient discourir en public. J'abandonnai ma harangue, & voici celle que nous eûmes de lui.

Justes, écoutez-moi, vous ne sauriez condamner cet homme, ce singe, ou ce perroquet, pour avoir dit que la lune est un monde d'où il venoit; car s'il est homme, quand même il ne seroit pas venu de la lune, puisque tout

homme est libre, ne lui est-il pas libre aussi de s'imaginer ce qu'il voudra ? Quoi ! pouvez-vous le contraindre à n'avoir pas vos visions ? Vous le forcerez bien à dire que la lune n'est pas un monde, mais il ne le croira pas pourtant ; car pour croire quelque chose, il faut qu'il se présente à son imagination certaines possibilités plus grandes au oui qu'au non : à moins que vous ne lui fournissiez ce vrai-semblable, ou qu'il ne vienne de soi-même s'offrir à son esprit, il vous dira bien qu'il croit, mais il ne croira pas pour cela.

J'ai maintenant à vous prouver qu'il ne doit pas être condamné, si vous le posez dans la catégorie des bêtes.

Car supposé qu'il soit animal sans raison ; en auriez-vous vous-même de l'accuser d'avoir péché contre elle ? Il a dit que la lune étoit un monde. Or les bêtes n'agissent que par instinct de nature : donc c'est la nature qui le dit, & non pas lui. De croire que cette savante nature, qui a fait le monde & la lune, ne sache ce que c'est elle-même ; & que vous autres qui n'avez de connoissance que ce que vous en tenez d'elle, le sachiez plus certainement, cela seroit bien ridicule ; mais quand même la passion vous seroit renoncer à vos principes, & que vous supposeriez que la nature

ne guidât pas les bêtes, rougissez à tout le moins des inquiétudes que vous causent les caprices d'une bête. En vérité, messieurs, si vous rencontriez un homme d'âge mûr, qui veillât à la police d'une fourmilière, pour tantôt donner un soufflet à la fourmi qui auroit fait cheoir sa compagne, tantôt en emprisonner une qui auroit dérobé à sa voisine un grain de bled, tantôt mettre en justice une autre qui auroit abandonné ses œufs, ne l'estimeriez-vous pas insensé, de vaquer à des choses trop au-dessous de lui, & de prétendre assujettir à la raison des animaux qui n'en ont pas l'usage? Comment donc, vénérable assemblée, défendrez-vous l'intérêt que vous prenez aux caprices de ce petit animal? Justes, j'ai dit.

Dès qu'il eut achevé, une sorte de musique d'applaudissemens fit retentir toute la salle; & après que toutes les opinions eurent été débattues un gros quart-d'heure, le roi prononça:

Que dorénavant je serois censé homme; comme tel, mis en liberté; & que la punition d'être noyé, seroit modifiée en une amende honteuse, car il n'en est point en ce pays-là d'honorable; dans laquelle amende je me dédierois publiquement d'avoir soutenu que la lune étoit un monde, à cause du scandale que la nouveauté de cette opinion auroit pu apporter dans l'ame des foibles.

Cet arrêt prononcé, on m'enlève hors du palais, on m'habille par ignominie fort magnifiquement, on me porte sur la tribune d'un magnifique charriot; & traîné que je fus par quatre princes, qu'on avoit attachez au joug, voici ce qu'ils m'obligèrent de prononcer aux carrefours de la ville.

Peuple, je vous déclare que cette lune-ci n'est pas une lune, mais un monde; & que ce monde de là-bas n'est pas un monde, mais une lune. Tel est ce que le conseil trouve bon que vous croyiez.

Après que j'eus crié la même chose aux cinq grandes places de la cité, j'apperçus mon avocat qui me tendoit la main pour m'aider à descendre. Je fus bien étonné de reconnoître, quand je l'eus envisagé, que c'étoit mon démon. Nous fîmes une heure à nous embrasser. Venez-vous-en chez moi, me dit-il; car de retourner en cour, après une amende honteuse, vous n'y seriez pas vu de bon œil. Au reste, il faut que je vous dise que vous seriez encore parmi les singes, aussi bien que l'espagnol votre compagnon, si je n'eusse publié dans les compagnies la vigueur & la force de votre esprit, & brigué contre vos ennemis en votre faveur la protection des grands. La fin de mes remerciemens nous vit entrer chez lui;

il m'entretint jusqu'au repas , des ressorts qu'il avoit fait jouer pour obliger mes ennemis , malgré tous les plus spécieux scrupules dont ils avoient embabouiné le peuple à se déporter d'une poursuite si injuste. Mais comme on nous eut avertis qu'on avoit servi , il me dit qu'il avoit , pour me tenir compagnie ce soir-là , prié deux professeurs d'académie de cette ville , de venir manger avec nous. Je les ferai tomber , ajouta t-il , sur la philosophie qu'il enseignent en ce monde-ci , & par même moyen vous verrez le fils de mon hôte. C'est un jeune homme autant plein d'esprit que j'en aie jamais rencontré ; ce seroit un second Socrate , s'il pouvoit régler ses lumières , & ne point étouffer dans le vice les graces que Dieu continuellement lui accorde , & ne plus affecter le libertinage comme il fait , par une chimérique ostentation & une affectation de s'acquérir la réputation d'homme d'esprit. Je me suis logé céans , pour épier les occasions de l'instruire. Il se tut , comme pour me laisser à mon tour la liberté de discourir : puis il fit signe qu'on me dévêtît des honteux ornemens dont j'étois encore tout brillant.

Les deux professeurs que nous attendions entrèrent presque aussi-tôt , & nous allâmes nous mettre à table , où elle étoit dressée , &

où nous trouvâmes le jeune garçon dont il m'avoit parlé, qui mangeoit déjà; ils lui firent grande saluade, & le traitèrent d'un respect aussi profond que d'esclave à seigneur. J'en demandai la cause à mon démon, qui me répondit que c'étoit à cause de son âge, parce qu'en ce monde-là les vieux rendoient toute sorte de respect & de déférence aux jeunes: bien plus, que les pères obéissent à leurs enfans, aussi tôt que par l'avis du sénat des philosophes, ils avoient atteint l'âge de raison. Vous vous étonnez, continua-t-il, d'une coutume si contraire à celle de votre pays; mais elle ne répugne point à la droite raison. Car, en conscience, dites-moi, quand un homme jeune & chaud est en force d'imaginer, de juger & d'exécuter, n'est il pas plus capable de gouverner une famille, qu'un infirme sexagénaire, pauvre hébété, dont la neige de soixante hivers a glacé l'imagination; qui ne se conduit que par ce que vous appelez expérience des heureux succès, qui ne sont cependant que de simples effets du hasard contre toutes les règles de l'économie, de la prudence humaine? Pour du jugement, il en a aussi peu, quoique le vulgaire de votre monde en fasse un appanage de la vieillesse; mais pour le défabuser, il faut qu'il sache que ce qu'on appelle prudence en un



vieillard, n'est autre chose qu'une appréhension panique, une peur enragée de rien entreprendre qui l'obsède : ainsi quand il n'a pas risqué un danger, où un jeune homme s'est perdu, ce n'est pas qu'il en préjugeât la catastrophe, mais il n'avoit pas assez de feu pour allumer ces nobles élans qui nous font oser ; au lieu que l'audace en ce jeune homme, étoit comme un gage de la réussite de son dessein, parce que cette ardeur, qui fait la promptitude & la facilité d'une exécution, étoit celle qui le pouvoit à l'entreprendre. Pour ce qui est d'exécuter, je ferois tort à votre esprit de m'efforcer à l'en convaincre par des preuves. Vous savez que la jeunesse seule est propre à l'action, & si vous n'en étiez pas tout à fait persuadé, dites-moi, je vous prie, quand vous respectez un homme courageux, n'est-ce pas à cause qu'il vous peut venger de vos ennemis, ou de vos oppresseurs ? Et est-ce par autre considération, ou par pure habitude, que vous le considerez, lorsqu'un bataillon de soixante-dix janviers a gelé son sang, & tué de froid tous les nobles enthousiâmes, dont les jeunes personnes sont échauffées ? Lorsque vous déferez au plus fort, n'est-ce pas afin qu'il vous soit obligé d'une victoire que vous ne lui sauriez disputer ? Pourquoi donc vous soumettre à lui, quand la paresse a

fondu ses muscles, débilité ses artères, évaporé ses esprits, & sucé la moëlle de ses os? Si vous adoriez une femme, n'étoit-ce pas à cause de sa beauté? Pourquoi donc continuer vos gé-
 ruflexions, après que la vieillesse en a fait un fantôme, qui ne représente plus qu'une hideuse image de la mort? Enfin, lorsque vous aimiez un homme spirituel, c'étoit à cause que, par la vivacité de son génie, il pénétoit une affaire mêlée, & la débrouilloit; qu'il défrayoit par son bien-dire l'assemblée du plus haut carat; qu'il digéroit les sciences d'une seule pensée; & cependant vous lui continuez vos honneurs, quand ses organes usés rendent sa tête imbécile, pesante & importune aux compagnies; & lorsqu'il ressemble plutôt à la figure d'un dieu foyer, qu'à un homme de raison. Concluez donc par là, mon fils, qu'il vaut mieux que les jeunes gens soient pourvus du gouvernement des familles, que les vieillards. D'autant plus même, que, selon vos maximes, Hercule, Achille, Epaninondas, Alexandre & César, qui sont presque tous morts au-deçà de quarante ans, n'auroient mérité aucuns honneurs, parce qu'à votre compte ils auroient été trop jeunes, bien que leur seule jeunesse fût la cause de leurs belles actions; qu'un âge plus avancé eût rendues sans effet, parce qu'il eût manqué de l'ar-



deur & de la promptitude, qui leur ont donné ces grands succès. Mais, direz-vous, toutes les loix de notre monde font réentir avec soin ce respect qu'on doit aux vieillards. Il est vrai; mais aussi tous ceux qui ont introduit des loix, ont été des vieillards, qui craignoient que les jeunes ne les déposassent justement de l'autorité qu'ils avoient extorquée..... Vous ne tenez de votre architecte mortel, que votre corps seulement; votre ame vient des cieux; il n'a tenu qu'au hasard, que votre père n'ait été votre fils, comme vous êtes le sien. Savez-vous même s'il ne vous a pas empêché d'hériter d'undiadème? Votre esprit peut-être étoit parti du ciel, à dessein d'animer le roi des romains, au ventre de l'impératrice; en chemin par hasard il rencontra votre embrion, & peut-être que, pour abrégér sa course, il s'y logea. Non, non; Dieu ne vous eût point rayé du calcul qu'il avoit des hommes, quand votre père fût mort petit garçon. Mais qui sait si vous ne seriez point aujourd'hui l'ouvrage de quelque vaillant Capitaine, qui vous auroit associé à sa gloire, comme à ses biens. Ainsi peut-être vous n'êtes non plus redevable à votre père de la vie qu'il vous a donnée, que vous le seriez au pirate qui vous auroit mis à la chaîne, parce qu'il vous enarreroit. Et je veux même qu'il vous eût en-



gendré prince, qu'il vous eût engendré roi ; un présent perd son mérite, lorsqu'il est fait sans le choix de celui qui le reçoit. On donna la mort à César, on la donna à Cassius ; cependant Cassius en est obligé à l'esclave dont il l'impétra, & non pas César à des meurtriers, parce qu'ils le forcèrent de la prendre. Votre père consulta-t-il votre volonté, lorsqu'il embrassa votre mère ? Vous demanda-t-il si vous trouviez bon de voir ce siècle-là, ou d'en attendre un autre ? Si vous vous contenteriez d'être fils d'un sot, ou si vous auriez l'ambition de sortir d'un brave homme ? Hélas ! vous que l'affaire concernoit tout seul, vous étiez le seul dont on ne prenoit point l'avis. Peut-être qu'alors si vous eussiez été enfermé autre part, que dans la matrice des idées de la nature, & que votre naissance eût été à votre opinion, vous auriez dit à la parque : ma chère demoiselle, prends le fuseau d'un autre ; il y a fort long-tems que je suis dans le rien, & j'aime encore mieux demeurer cent ans à n'être pas, que d'être aujourd'hui, pour m'en repentir demain ; cependant il vous fallut passer par là ; vous eûtes beau piailler, pour retourner à la longue & noire maison dont on vous arrachoit, on faisoit semblant de croire que vous demandiez à teter.

Voilà, ô mon fils, les raisons à-peu-près, qui sont cause du respect que les pères portent à leurs enfans. Je fais bien que j'ai penché du côté des enfans, plus que la justice ne le demande, & que j'ai en leur faveur un peu parlé contre ma conscience; mais voulant corriger cet orgueil dont certains pères bravent la faiblesse de leurs petits, j'ai été obligé de faire comme ceux qui pour redresser un arbre tortu, le tirent de l'autre côté, afin qu'il redevienne également droit entre les deux contorsions; ainsi j'ai fait restituer aux pères, ce qu'ils ôtent à leurs enfans; leur en ôtant beaucoup qui leur appartenoit, afin qu'une autre fois ils se contentassent du leur. Je fais bien encore que j'ai choqué par cette apologie tous les vieillards; mais qu'ils se souviennent qu'ils ont été enfans, avant que d'être pères, & qu'il est impossible que je n'aie parlé fort à leur avantage, puisqu'ils n'ont pas été trouvés sous une pomme de choux. Mais enfin, quoiqu'il en puisse arriver, quand mes ennemis se mettroient en bataille contre mes amis, je n'aurai que du bon; car j'ai servi tous les hommes, & je n'en ai desservi que la moitié.

A ces mots il se tut, & le fils de notre hôte prit ainsi la parole; promettez-moi, lui dit-il, puisque je suis informé par votre soin de l'o-

rigine, de l'histoire, des coutumes, & de la philosophie du monde de ce petit homme, que j'ajoute quelque chose à ce que vous avez dit, & que je prouve que les enfans ne sont point obligés à leurs pères de leur génération, parce que leurs pères étoient obligés en conscience de les engendrer.

La philosophie de leur monde la plus étroite, confesse qu'il est plus avantageux de mourir, à cause que pour mourir il faut avoir vécu, que de n'être point. Or, puisqu'en ne donnant pas l'être à ce rien, je le mets en un état pire que la mort; je suis plus coupable de ne pas produire, que de le tuer. Tu croirois cependant, ô mon petit homme, avoir fait un parricide indigne de pardon, si tu avois égorgé ton fils. Il seroit énorme à la vérité, mais il est bien plus exécrationnable de ne pas donner l'être à qui le peut recevoir; car cet enfant à qui tu ôtes la lumière pour toujours, eût eu la satisfaction d'en jouir quelque tems. Encore nous savons qu'il n'en est privé que pour quelque siècle; mais ces pauvres quarante petits riens, dont tu pouvois faire quarante bons soldats à ton roi, tu les empêches malicieusement de venir au jour, & les laisses corrompre dans les reins, au hasard d'une apoplexie qui l'étouffera.....

Cette réponse ne satisfit pas , à ce que je crois , le petit hôte , car il en hocha trois ou quatre fois la tête ; mais notre commun précepteur se tut , parce que le repas étoit en impatience de s'envoler.

Nous nous étendîmes donc sur des matelas fort molets , couverts de grands tapis ; & un jeune serviteur ayant pris le plus vieux de nos philosophes , le conduisit dans une petite salle séparée ; d'où mon démon lui cria de nous venir trouver si-tôt qu'il auroit mangé.

Cette fantaisie de manger à part , me donna la curiosité d'en demander la cause. Il ne goûte point , me dit-il , d'odeur de viande , ni même des herbes , si elles ne sont mortes d'elles-mêmes , à cause qu'il les pense capables de douleur. Je ne m'étonne pas tant , répliquai-je , qu'il s'abstienne de la chair , & de toutes choses qui ont eu vie sensitive ; car , en notre monde ; les pythagoriciens , & même quelques saints anachorettes , ont usé de ce régime ; mais de n'oser , par exemple , couper un chou , de peur de le blesser ; cela me semble tout à fait ridicule. Et moi , répondit mon démon , je trouve beaucoup d'apparence en son opinion.

Car , dites-moi , ce chou dont vous parlez , n'est-il pas , comme vous , un être existant de la nature ? Ne l'avez-vous pas tous deux pour

mère également? Encore semble-t-il qu'elle ait pourvu plus nécessairement à celle du végétant que du déraisonnable, puisqu'elle a remis la génération d'un homme aux caprices de son père, qui peut, selon son plaisir l'engendrer ou ne l'engendrer pas; rigueur dont cependant elle n'a pas voulu traiter avec le chou: car au lieu de remettre à la discrétion du père de germer le fils, comme si elle eût appréhendé davantage que la race du chou périt, que celle des hommes, elle les contraint bon gré malgré de se donner l'être les uns aux autres, & non pas ainsi que les hommes, qui ne les engendrent que selon leurs caprices, & qui en leur vie n'en peuvent engendrer au plus qu'une vingtaine; au lieu que les choux en peuvent produire quatre cens mille par tête. De dire que la nature a pourtant plus aimé l'homme que le chou, c'est que nous nous chatouillons pour nous faire rire. Etant incapable de passion, elle ne sauroit ni haïr, ni aimer personne; & si elle étoit susceptible d'amour, elle auroit plutôt des tendresses pour ce chou que vous tenez, qui ne sauroit l'offenser, que pour cet homme qui voudroit la détruire s'il le pouvoit. Ajoutez à cela que l'homme ne sauroit naître sans crime; étant une partie du premier criminel; mais nous savons fort bien que le pre-

mier chou n'offensa pas son créateur. Si on dit
 que nous sommes faits à l'image du premier
 être, & non pas le chou; quand il seroit vrai,
 nous avons, en souillant notre ame par où nous
 lui ressemblons, effacé cette ressemblance, puis-
 qu'il n'y a rien de plus contraire à dieu que
 le péché. Si donc notre ame n'est plus son por-
 trait, nous ne lui ressemblons pas plus par
 les pieds, par les mains, par la bouche, par
 le front & par les oreilles, que le chou par ses
 feuilles, par ses fleurs, par sa tige, par son tro-
 gnon, & par sa tête. Ne croyez-vous pas en
 vérité, si cette plante pouvoit parler quand on
 la coupe, qu'elle ne dit: homme, mon cher frère,
 que t'ai-je fait qui mérite la mort? Je ne crois
 que dans les jardins, & l'on ne me trouve ja-
 mais dans un lieu sauvage, où je vivrois en
 sûreté; je dédaigne toutes les autres sociétés,
 hormis la tienne; & à peine suis-je semé dans
 ton jardin, que pour te témoigner ma com-
 plaisance, je m'épanouis, je te tends les bras,
 je t'offre mes enfans en graine, & pour récom-
 pense de ma courtoisie, tu me fais trancher la
 tête. Voilà le discours que tiendrait ce chou,
 s'il pouvoit s'exprimer. Hé quoi! à cause qu'il
 ne sauroit se plaindre, est-ce à dire que nous
 pouvons justement lui faire tout le mal qu'il
 ne sauroit empêcher? Si je trouve un misérable
 lié,

lié, puis-je, sans crime, le tuer, à cause qu'il ne peut se défendre? Au contraire, sa foiblesse aggraverait ma cruauté; car bien que cette misérable créature soit pauvre, & dénuée de tous nos avantages, elle ne mérite pas la mort. Quoi! de tous les biens de l'être, elle n'a que celui de rejeter, & nous le lui arrachons? Le péché de massacrer un homme n'est pas si grand, parce qu'un jour il revivra, que de couper un chou & lui ôter la vie, à lui qui n'en a point d'autre à espérer. Vous anéantissez le chou en le faisant mourir: mais en tuant un homme, vous ne faites que changer son domicile: & je dis bien plus, puisque dieu chérit également ses ouvrages, & qu'il a partagé ses bienfaits également entre nous & les plantes, qu'il est très-juste de les considérer également comme nous. Il est vrai que nous naquîmes les premiers; mais dans la famille de dieu, il n'y a point de droit d'aînesse. Si donc les choux n'eurent point de part avec nous au fief de l'immortalité, ils furent sans doute avantagés de quelque autre, qui par sa grandeur récompensa sa brièveté. C'est peut-être un intellect universel, une connoissance parfaite de toutes les choses dans leurs causes; & c'est aussi pour cela que ce sage moteur ne leur a point taillé d'organes semblables aux

nôtres, qui n'ont qu'un simple raisonnement foible, & souvent trompeur; mais d'autres plus ingénieusement travaillés, plus forts, & plus nombreux, qui servent à l'opération de leurs spéculatifs entretiens. Vous me demanderez peut-être ce qu'ils nous ont jamais communiqué de ces grandes pensées. Mais, dites-moi, que nous ont jamais enseigné certains êtres que nous admettons au-dessus de nous, avec lesquels nous n'avons aucun rapport ni proportion, & dont nous comprenons l'existence aussi difficilement que l'intelligence & les façons avec lesquelles un chou est capable de s'exprimer à ses semblables, & non pas à nous, à cause que nos sens sont trop foibles pour pénétrer jusques-là.

Moïse, le plus grand de tous les philosophes, & qui puisoit la connoissance de la nature, dans la source de la nature même, signifioit cette vérité, lorsqu'il parloit de l'arbre de science; & il vouloit sans doute nous enseigner sous cette énigme, que les plantes possèdent privativement à nous la philosophie parfaite. Souvenez-vous donc, & de tous les animaux le plus superbe, qu'encore qu'un chou que vous coupez ne dise mot, il n'en pense pas moins; mais le pauvre végétant n'a pas des organes propres à hurler comme vous, il

n'en a pas pour frétiller ni pour pleurer ; il en a toutefois par lesquels il se plaint du tort que vous lui faites , & par lesquels il attire sur vous la vengeance du ciel. Que si enfin vous insistez à me demander comment je sais que les choux ont ces belles pensées , je vous demande comme vous savez qu'ils ne les ont point , & que tel d'entr'eux , à votre imitation , ne dise pas le soir en s'enfermant : je suis , M. le chou frisé , votre très-humble serviteur , chou cabus.

Il en étoit là de son discours , quand ce jeune garçon qui avoit emmené notre philosophe , le ramena. Hé quoi , déjà diné , lui cria mon démon ? Il répondit qu'oui , à l'issue près , d'autant que le physionome lui avoit permis de tâter de la nôtre. Le jeune homme n'attendit pas que je lui demandasse l'explication de ce mystère. Je vois bien , dit-il , que cette façon de vivre vous étonne. Sachez donc , quoi qu'en votre monde on gouverne la santé plus négligemment , que le régime de celui-ci n'est pas à mépriser.

Dans toutes les maisons il y a un physionome entretenu du public , qui est à peu près ce qu'on appelleroit chez vous un médecin , hormis qu'il n'y gouverne que les sains , & qu'il ne juge des diverses façons dont il nous

fait traiter, que par la proportion, figure & symétrie de nos membres, par les linéamens du visage, le coloris de la chair, la délicatesse du cuir, l'agilité de la masse, le son de la voix, la teinture, la force & la dureté du poil. N'avez-vous pas tantôt pris garde à un homme de taille assez courte, qui vous a considéré? C'étoit le physionome de céans: assurez-vous que selon qu'il a reconnu votre complexion, il a diversifié l'exhalaison de votre dîné: regardez combien le matelas où l'on vous a fait coucher, est éloigné de nos lits; sans doute qu'il vous a jugé d'un tempéramment bien éloigné du nôtre, puisqu'il a craint que l'odeur qui s'évapore de ces petits robinets sous notre nez, ne s'épandît jusqu'à vous, ou que la vôtre ne funât jusqu'à nous. Vous le verrez ce soir, qui choisira les fleurs pour votre lit, avec la même circonspection.

Pendant tout ce discours je faisois signe à mon hôte, qu'il tâchât d'obliger les philosophes à tomber sur quelque chapitre de la science qu'ils professoient. Il m'étoit trop ami, pour n'en pas faire naître aussi-tôt l'occasion. C'est pourquoi je ne vous dirai point ni les discours ni les prières qui firent l'ambassade de ce traité; aussi-bien la nuance du ridicule au sérieux fut trop imperceptible, pour pouvoir être imitée;

tant y a, lecteur, que le dernier venu de ces docteurs, après plusieurs autres choses, continua ainsi :

Il me reste à prouver qu'il y a des mondes infinis dans un monde infini. Représentez-vous donc l'univers, comme un grand animal; que les étoiles qui sont des mondes, sont dans ce grand animal comme d'autres grands animaux qui servent réciproquement de mondes à d'autres peuples tels que nous, nos chevaux, &c; & que nous, à notre tour, sommes aussi des mondes à l'égard de certains animaux encore plus petits, sans comparaison, que nous; comme sont certains vers, des poux, des cirons; que ceux-ci sont la terre, d'autres plus imperceptibles; qu'ainsi, de même que nous paroissions, chacun en particulier, un grand monde à ce petit peuple, peut-être que notre chair, notre sang, nos esprits, ne sont autre chose qu'une tiffure de petits animaux qui s'entretiennent, nous prêtent mouvement par leur, & se laissent aveuglément conduire à notre volonté, qui leur sert de cocher, nous conduisent nous-mêmes, & produisent tout ensemble cette action que nous appellons la vie: car, dites-moi, je vous prie, est-il malaisé à croire qu'un poux prenne votre corps pour un monde; & que quand quelqu'un d'eux

voyage depuis l'une de vos oreilles jusqu'à l'autre, ses compagnons disent qu'il a voyagé aux deux bouts de la terre, ou qu'il a couru de l'un à l'autre pôle ? Oui sans doute, ce petit peuple prend votre poil pour les forêts de son pays ; les pores pleins de pituites, pour des fontaines ; les bubes, pour des lacs & des étangs ; les apostumes, pour des mers ; les défluxions pour des déluges ; & quand vous vous peignez en devant & en arrière, ils prennent cette agitation pour le flux & le reflux de l'océan. La démangeaison ne prouve-t-elle pas mon dire ? Le ciron, qui la produit, est-ce autre chose qu'un de ces petits animaux qui s'est dépris de la société civile, pour s'établir tyran de son pays ? Si vous me demandez d'où vient qu'ils sont plus grands que ces autres imperceptibles ; je vous demande pourquoi les éléphants sont plus grands que nous, & les bernois que les espagnols ? Quant à cette ampoule & cette croute dont vous ignorez la cause, il faut qu'elles arrivent, ou par la corruption de leurs ennemis, que ces petit géans ont massacrés ; ou par la peste produite par la nécessité des alimens dont les séditieux se sont gorgés, & ont laissé pourrir dans la campagne des mouceaux de cadavres ; ou que ce tyran, après avoir tout autour de soi chassé ses com-

pagnons, qui de leurs corps bouchoient les pores du nôtre, ait donné passage à la pituite, laquelle étant extravasée hors la sphere de la circulation de notre sang, s'est corrompue. On me demandera peut-être pourquoi un ciron en produit tant d'autres ? Ce n'est pas chose mal-aisée à concevoir ; car de même qu'une révolte en produit une autre, aussi ces petits peuples poussés du mauvais exemple de leurs compagnons séditieux, aspirent chacun au commandement, allumant par-tout la guerre, le massacre & la faim. Mais, me direz-vous, certaines personnes sont bien moins sujettes à la démangeaison que d'autres : cependant chacun est rempli également de ces petits animaux, puisque ce sont eux, dites-vous, qui font la vie. Il est vrai, aussi le remarquons-nous, que les phlegmatiques sont moins en proie à la grattelle que les bilieux, à cause que le peuple sympathant au climat qu'il habite, est plus lent en un corps froid, qu'un autre échauffé par la température de sa région, qui pétille, se remue, & ne sauroit demeurer en place : ainsi le bilieux est plus délicat que le phlegmatique, parce qu'étant animé de bien plus de parties, & l'ame étant l'action de ces petites bêtes, il est capable de sentir en tous les endroits où ce bétail se remue ; là où le phlegmatique n'é-

tant pas assez chaud pour faire agir qu'en peu d'endroits cette remuante populace, il n'est sensible qu'en peu d'endroits. Et pour prouver encore cette circularité universelle, vous n'avez qu'à considérer, quand vous êtes blessé, comme le sang accourt à la plaie. Vos docteurs disent qu'il est guidé par la prévoyante nature, qui veut secourir les parties débilitées : ce qui feroit conclure qu'outre l'ame & l'esprit, il y auroit encore en nous une troisième substance intellectuelle ; qui auroit ses fonctions & ses organes à part ; c'est pourquoy je trouve bien plus probable de dire que ces petits animaux se sentant attaqués, envoient chez leurs voisins demander du secours, & qu'étant arrivés de tous côtés, & le pays se trouvant incapable de tant de gens, ils meurent ou de faim, ou étouffent dans la presse. Cette mortalité arrive, quand l'apostume est mûre ; car pour témoigner qu'alors ces animaux sont étouffés, c'est que la chair pourrie devient insensible ; que si bien souvent la saignée qu'on ordonne pour divertir la fluxion profite, c'est à cause que s'en étant perdu beaucoup par l'ouverture que ces petits animaux tâchoient de boucher, ils refusent d'assister leurs alliés, n'ayant que médiocrement la puissance de se défendre chacun chez soi.

Il acheva ainsi, quand le second philosophe s'aperçut que nos yeux assemblés sur les siens l'exhortoient de parler à son tour.

Hommes, dit-il, vous voyant curieux d'apprendre à ce petit animal, notre semblable, quelque chose de la science que nous professons, je disle maintenapt un traité que je serois bien aise de lui produire, à cause des lumières qu'il donne à l'intelligence de notre physique: C'est l'explication de l'origine éternelle du monde: mais comme je suis pressé de faire travailler à mes soufflets; car demain sans remise la ville part; vous pardonnerez au tems; avec promesse toutefois qu'aussi-tôt qu'elle sera arrivée où elle doit aller, je vous satisferai.

A ces mots, le fils de l'hôte appella son père, pour savoir quelle heure il étoit; mais ayant répondu qu'il étoit huit heures sonnées, il lui demanda tout en colère, pourquoi il ne les avoit pas avertis à sept, comme il le lui avoit commandé? Qu'il savoit bien que les maisons partoient le lendemain, & que les murailles de la ville l'étoient déjà. Mon fils, repliqua le bonhomme; on a publié, depuis que vous êtes à table, une défense expresse de partir avant après demain. N'importe, repartit le jeune homme, vous devez obéir aveuglément,

ne point pénétrer dans mes ordres , & vous souvenir seulement de ce que je vous ai commandé. Vite , allez querir votre effigie. Lorsqu'elle fut apportée , il la saisit par le bras , & la fouetta un gros quart-d'heure. Or sus , vaurien , continua-t-il , en punition de votre désobéissance , je veux que vous serviez aujourd'hui de risée à tout le monde , & pour cet effet je vous commande de ne marcher que sur deux pieds le reste de la journée. Le pauvre homme sortit fort éploré , & son fils nous fit des excuses de son emportement.

J'avois bien de la peine , quoique je me mordisse les lèvres , à m'empêcher de rire d'une si plaisante punition , & cela fut cause que pour rompre cette burlesque pédagogie , qui m'auroit sans doute fait éclater , je le suppliai de me dire ce qu'il entendoit par ce voyage de la ville dont tantôt il avoit parlé , & si les maisons & les murailles cheminoient. Il me répondit : entre nos villes , cher étranger , il y en a de mobiles & de sédentaires : les mobiles , comme , par exemple , celles où nous sommes maintenant , sont faites comme je vais vous dire. L'architecte construit chaque palais , ainsi que vous voyez , d'un bois fort léger ; il pratique dessous quatre roues dans l'épaisseur de l'un des murs ; il place dix gros soufflets

dont les tuyaux passent d'une ligne horizontale à travers le dernier étage de l'un à l'autre pignon, enforte que quand on veut traîner les villes autre part (car on les change d'air à toutes les saisons) chacun déplie sur l'un des côtés de son logis, quantité de larges voiles au-devant des soufflets; puis ayant bandé un ressort pour les faire jouer, leurs maisons en moins de huit jours, avec les bouffées continues que vomissent ces monstres à vent, sont emportées si on veut à plus de cent lieues. Quant à celles que nous appellons sédentaires, les logis en sont presque semblables à vos tours, hormis qu'ils sont de bois, & qu'ils sont percés au centre d'une grosse & forte vis, qui règne de la cave jusqu'au toit, pour les pouvoir hauffer & baiffer à discrétion. Or la terre est creusée aussi profonde, que l'édifice est élevé, & le tout est construit de cette sorte, afin qu'aussi-tôt que les gelées commencent à morfondre le ciel, ils puissent descendre leurs maisons en terre, où ils se tiennent à l'abri des intempéries de l'air: mais si-tôt que les douces haleines du printems viennent à le radoucir, ils remontent au jour, par le moyen de leur grosse vis dont je vous ai parlé. Je le priaï, puisqu'il avoit déjà eu tant de bonté pour moi, & que la ville ne partoît que le lendemain,

de me dire quelque chose de cette origine éternelle du monde, dont il m'avoit parlé quelque tems auparavant; & je vous promets, lui dis-je, qu'en récompense, sitôt que je serai de retour dans la lune, dont mon gouverneur (je lui montrai mon démon) vous témoignera que je suis venu, j'y semerai votre gloire, en y racontant les belles choses que vous m'aurez dites. Je vois bien que vous riez de ma promesse, parce que vous ne croyez pas que la lune dont je vous parle soit un monde, & que j'en sois un habitant; mais je vous puis assurer aussi, que les peuples de ce monde là, qui ne prennent celui-ci que pour une lune, se moqueront de moi, quand je dirai que votre lune est un monde, & qu'il y a des campagnes, avec des habitans. Il ne me répondit que par un souris, & parla ainsi.

Puisque nous sommes contraints, quand nous voulons recourir à l'origine de ce grand tout, d'encourir trois ou quatre absurdités, il est bien raisonnable de prendre le chemin qui nous fait le moins broncher. Je dis donc que le premier obstacle qui nous arrête, c'est l'éternité du monde; & l'esprit des hommes n'étant pas assez fort pour la concevoir, & ne pouvant non plus s'imaginer que ce grand univers, si beau, si bien réglé, pût être fait soi-même,

ils ont eu recours à la création : mais semblables à celui qui s'enfonceroit dans la rivière , de peu d'être mouillé de la pluie , ils se sauvent des bras nains , à la miséricorde du géant ; encore ne s'en sauvent-ils pas : car cette éternité qu'ils ôtent au monde , pour ne l'avoir pu comprendre , ils la donnent à dieu , comme s'il avoit besoin de ce présent , & comme s'il étoit plus aisé de l'imaginer dans l'un que dans l'autre. Car , dites moi , a-t-on jamais conçu comme de rien il se peut faire quelque chose ? Hélas ! entre rien & un atome , il y a des proportions tellement infinies , que la cervelle la plus aiguë n'y sauroit pénétrer. Il faudra , pour échapper à ce labyrinthe inexplicable , que vous admettiez une matière éternelle avec dieu. Mais , me direz-vous , quand je vous accorderois la matière éternelle , comment ce chaos s'est-il arrangé de soi-même ? Ah ! je vous le vais expliquer.

Il faut , ô mon petit animal , après avoir séparé mentalement chaque petit corps visible , en une infinité de petits corps invisibles , s'imaginer que l'univers infini n'est composé d'autre chose que des atomes infinis très-solides , très-incorruptibles & très-simples , dont les uns sont cubiques , les autres parallélogrammes , d'autres angulaires , d'autres ronds ,

d'autres pointus, d'autres pyramidaux, d'autres hexagones, d'autres ovales, qui tous agissent diversément, chacun selon sa figure. Et qu'ainsi ne soit, posez une boule d'ivoire fort ronde, sur un lieu fort uni; à la moindre impression que vous lui donnerez, elle fera un demi-quart d'heure sans s'arrêter: or j'ajoute que si elle étoit aussi parfaitement ronde, que le sont quelques-uns de ces atomes dont je parle, & la surface où elle seroit posée, parfaitement unie, elle ne s'arrêteroit jamais. Si donc l'art est capable d'incliner un corps au mouvement perpétuel, pourquoi ne croirons-nous pas que la nature ne le puisse faire? Il en est de même des autres figures, desquelles l'une, comme quartée, demande le repos perpétuel; d'autres, un mouvement de côté; d'autres, un demi-mouvement, comme de trépidation; & la ronde, dont l'être est de se remuer, venant à se joindre à la pyramidale, fait peut-être ce que nous appellons feu, parce que non-seulement le feu s'agite sans se reposer, mais perce & pénètre facilement. Le feu a outre cela des effets différens, selon l'ouverture & la qualité des angles où la figure ronde se joint, comme, par exemple, le feu du poivre est autre chose que le feu du sucre; le feu du sucre, que celui de la canelle; celui de la canelle, que celui du clou de girofle;

& celui-ci, que le feu d'un fagot. Or, le feu qui est le constructeur des parties & du tout de l'univers, a poussé & ramassé dans un chêne, la quantité de figures nécessaires à composer ce chêne. Mais, me direz-vous, comment le hasard peut-il avoir ramassé en un lieu toutes les choses nécessaires à produire ce chêne? Je vous réponds, que ce n'est pas merveille que la matière ainsi disposée, ait formé un chêne; mais que la merveille eût été plus grande, si la matière ainsi disposée, le chêne n'eût pas été produit: un peu moins de certaines figures, c'eût été un orme, un peuplier, un saule; un peu moins de certaines figures, c'eût été la plante sensitive, une huître à l'écaille, un ver, une mouche, une grenouille, un moineau, un singe, un homme. Quand ayant jetté trois dés sur une table, il arrive rasle de deux ou bien de trois, quatre & cinq, ou bien deux six & un; direz-vous: ô le grand miracle! A chaque dé, il est arrivé le même point, tant d'autres points pouvant arriver: ô le grand miracle! il est arrivé trois points qui se suivent! ô le grand miracle! il est arrivé justement deux six, & le dessous de l'autre six. Je suis assuré qu'étant homme d'esprit, vous ne ferez jamais ces exclamations; car puisqu'il n'y a sur les dés qu'une certaine quantité de nombres, il

est impossible qu'il n'en arrive quelqu'un. Et après cela vous vous étonnez, comme cette matière brouillée pêle-mêle au gré du hasard, peut avoir constitué un homme, vu qu'il y avoit tant de choses nécessaires à la construction de son être. Vous ne savez donc pas qu'un million de fois cette matière s'acheminant au dessein d'un homme, s'est arrêtée à former tantôt une pierre, tantôt du plomb, tantôt du corail, tantôt une fleur, tantôt une comète; & tout cela à cause du plus ou du moins de certaines figures qu'il falloit, ou qu'il ne falloit pas à désigner un homme: si bien que ce n'est pas merveille qu'entre une infinité de matières, qui changent & se remuent incessamment, elles aient rencontré à faire le peu d'animaux, de végétaux, de minéraux que nous voyons; non plus que ce n'est pas merveille, qu'en cent coups de dés il arrive une rasle, aussi bien est-il impossible que de ce remuement il ne se fasse quelque chose, & cette chose sera toujours admirée d'un étourdi, qui ne saura pas combien s'en est fallu qu'elle n'ait pas été faite. Quand la grande rivière fait moudre un moulin, & conduit les ressorts d'une horloge, & que le petit ruisseau ne fait que couler, & se dérober quelquefois, vous ne diriez pas que cette rivière a bien de l'esprit,

l'esprit, parce que vous savez qu'elle a rencontré les choses disposées à faire tous ces beaux chefs-d'œuvre ; car si son moulin ne se fût pas trouvé dans son cours, elle n'auroit pas pulvérisé le froment ; si elle n'eût point rencontré l'horloge, elle n'auroit pas marqué les heures ; & si le petit ruisseau avoit eu la même rencontre, il auroit fait les mêmes miracles. Il en va tout ainsi de ce feu qui se meut de soi-même ; car ayant trouvé les organes propres à l'agitation nécessaire pour raisonner, il a raisonné ; quand il en a trouvé de propres seulement à sentir, il a senti ; quand il en a trouvé de propres à végeter, il a végeté. Et qu'ainsi ne soit ; qu'on crève les yeux de cet homme que le feu de cette ame fait voir, il cessera de voir ; de même que notre grande horloge cessera de marquer les heures, si l'on en brise le mouvement.

Enfin, ces premiers & indivisibles atomes sont un cercle, sur qui roulent, sans difficulté, les difficultés les plus embarrassantes de la physique ; il n'est pas jusqu'à l'opération des sens, que personne n'a pu encore bien concevoir, que je n'explique fort aisément par les petits corps. Commençons par la vue ; elle mérite, comme la plus incompréhensible, notre premier début.

Elle se fait donc, à ce que je m'imagine ; quand les tuniques de l'œil, dont les pertuis sont semblables à ceux du verre, transmettent cette poussière de feu, qu'on appelle rayons visuels, & qu'elle est arrêtée par quelque matière opaque qui la fait rejallir chez soi : car alors rencontrant en chemin l'image de l'objet qui l'a repoussée, & cette image n'étant qu'un nombre infini de petits corps qui s'exhalent continuellement en égale superficie du sujet regardé, elle la pousse jusqu'à notre œil. Vous ne manquerez pas de m'objecter que le verre est un corps opaque, & fort serré, & que cependant, au lieu de rechasser ces autres petits corps, il s'en laisse pénétrer. Mais je vous répons que ces pores du verre sont taillés de même figure que ces atomes de feu qui le traversent ; & que comme un crible à froment n'est pas propre à cribler de l'avoine ; un crible à avoine, à cribler du froment ; ainsi une boîte de sapin, quoique mince, & qu'elle laisse pénétrer les sons, n'est pas pénétrable à la vue ; & une pièce de crystal, quoique transparente, qui se laisse percer à la vue, n'est pas pénétrable au toucher. Je ne pus là m'empêcher de l'interrompre. Un grand poëte & philosophe de notre monde, lui dis-je, a parlé après Epicure, & lui après Démocrite,

de ces petits corps, presque comme vous; c'est pourquoi vous ne me surprenez point par ce discours; & je vous prie, en le continuant, de me dire comment, par ces principes, vous expliqueriez la façon de vous peindre dans un miroir. Il est fort aisé, me repliqua-t-il: car figurez-vous que ces feux de votre œil ayant traversé la glace, & rencontrant derrière un corps non diaphane qui les rejette, ils repassent par où ils étoient venus; & trouvant ces petits corps cheminans en superficie égale sur le miroir, ils les rappellent à nos yeux; & notre Imagination plus chaude que les autres facultés de notre ame, en attire le plus subtil, dont elle fait chez soi un portrait en raccourci.

L'opération de l'ouïe n'est pas plus mal-aisée à concevoir; & pour être plus succinct, considérons-la seulement dans l'harmonie d'un luth touché par les mains d'un maître de l'art. Vous me demanderez comment il se peut faire que j'apperçoive si loin de moi une chose que je ne vois point? Est-ce qu'il sort de mes oreilles une éponge qui boit cette musique, pour me la rapporter? ou ce joueur engendre-t-il dans ma tête un autre petit joueur, avec un petit luth, qui ait ordre de me chanter comme un écho les mêmes airs? Non; mais ce miracle

procède de ce que la corde tirée venant à frapper de petits corps, dont l'air est composé, elle le chasse dans mon cerveau, le perçant doucement avec ces petits riens corporels; & selon que la corde est bandée, le son est haut, à cause qu'elle pousse les atomes plus vigoureusement; & l'organe ainsi pénétré, en fournit à la fantaisie de quoi faire son tableau; si trop peu, il arrive que notre mémoire n'ayant pas encore achevé son image, nous sommes contraints de lui répéter le même son, afin que des matériaux que lui fournissent, par exemple, les mesures d'une sarabande, elles en prennent assez pour achever le portrait de cette sarabande; mais cette opération n'a rien de si merveilleux que les autres, par lesquelles, à l'aide du même organe, nous sommes émus tantôt à la joie, tantôt à la colère... Et cela se fait, lorsque dans ce mouvement ces petits corps en rencontrent d'autres en nous, remués de même façon, ou que leur propre figure rend susceptibles du même ébranlement; car alors les nouveaux venus excitent leurs hôtes à se remuer comme eux; & de cette façon, lorsqu'un air violent rencontre le feu de notre sang, il le fait incliner au même branle, & il l'anime à se pousser dehors; c'est ce que nous appellons ardeur de courage. Si

le son est plus doux, & qu'il n'ait la force de soulever qu'une moindre flamme plus ébranlée, en la promenant le long des nerfs, des membranes, & des pertuis de notre chair, elle excite ce chatouillement qu'on appelle joie. Il en arrive ainsi de l'ébullition des autres passions, selon que ces petits corps sont jetés plus ou moins violemment sur nous, selon le mouvement qu'ils reçoivent par la rencontre d'autres branles, & selon qu'ils trouvent à tenir chez nous : c'est quant à l'ouïe.

La démonstration du toucher n'est pas maintenant plus difficile, en concevant que de toute matière palpable, il se fait une émission perpétuelle de petits corps, & qu'à mesure que nous la touchons, il s'en évapore davantage, parce que nous les épraignons du sujet même, comme l'eau d'une éponge, quand nous la pressons. Les durs viennent faire à l'organe le rapport de leur solidité, les souples de leur mollesse, les raboteux, &c. Et qu'ainsi ne soit, nous ne sommes plus si fins à discerner par l'atouchement avec des mains usées de travail, à cause de l'épaisseur du cal, qui pour n'être ni poreux, ni animé, ne transmet que fort mal-aisément ces fumées de la matière. Quelqu'un desirera d'apprendre où l'organe de toucher tient son siège. Pour moi, je pense

qu'il est répandu dans toutes les superficies de la masse, vu qu'il sent dans toutes ses parties. Je m'imagine toutefois que plus nous tâtons par un membre proche de la tête, & plus vite nous distinguons; ce qui se peut expérimenter, quand les yeux clos nous touchons quelque chose, car nous la devinons plus facilement; & si au contraire nous la tâtons du pied, nous aurions plus de peine à la connoître: cela provient de ce que notre peau étant partout criblée de petits trous, nos nerfs, dont la matière n'est pas plus serrée, perdent en chemin beaucoup de ces petits atomes, par les menus pertuis de leur contexture, avant que d'être arrivés jusqu'au cerveau; qui est le terme de leur voyage. Il me reste à parler de l'odorat & du goût.

Dites-moi, lorsque je goûte un fruit, n'est-ce pas à cause de la chaleur de la bouche qui le fond? Avouez-moi donc, qu'y ayant dans une poire, des sels, & que la dissolution les partageant en petits corps d'autre figure que ceux qui composent la saveur d'une pomme, il faut qu'ils percent notre palais d'une manière bien différente; tout ainsi que l'écare enfoncée par une pique qui me traverse, n'est pas semblable à ce que me fait souffrir en sursaut la balle d'un pistolet, & de même que la balle de ce pistolet

m'imprime une autre douleur que celle d'un carreau d'acier.

Je n'ai rien à dire de l'odorat, puisque les philosophes mêmes confessent qu'il se fait par une émission continuelle de petits corps.

Je m'en vais sur ce principe vous expliquer la création, l'harmonie & l'influence des globes célestes, avec l'immuable variété des météores.

Il alloit continuer; mais le vieil hôte entra là-dessus, qui fit songer notre philosophe à la retraite; il apportoit des crystaux pleins de vers luisans, pour éclairer la salle; mais comme ces petits feux insectes perdent beaucoup de leur éclat, quand ils ne sont pas nouvellement amassés, ceux-ci, vieux de dix jours, n'éclaireroient presque point. Mon démon n'attendit pas que la compagnie en fût incommodée; il monta dans son cabinet, & en redescendit aussi-tôt avec deux boules de feu si brillantes, que chacun s'étonna comme il ne se brûloit point les doigts: ces flambeaux incombustibles, dit-il, nous serviront mieux que vos pelotons de vers. Ce sont des rayons du soleil, que j'ai purgés de leur chaleur; autrement les qualités corrosives de son feu auroient blessé votre vue en l'éblouissant; j'en ai fixé la lumière, & l'ai renfermée dans ces boules transparentes

que je tiens. Cela ne vous doit pas fournir un grand sujet d'admiration; car il ne m'est pas plus difficile, à moi qui suis né dans le soleil, de condenser ses rayons, qui sont la poussière de ce monde-là, qu'à vous d'amasser de la poussière ou des atomes, qui sont de la terre pulvérisée de celui-ci. Là-dessus notre hôte envoya un valet conduire les philosophes, parce qu'il étoit nuit, avec une douzaine de globes à verres pendus à ses quatre pieds. Pour nous autres, savoir mon précepteur & moi, nous nous couchâmes par l'ordre du phylionome. Il me mit cette fois-là dans une chambre de violette & de lys, m'envoya chatouiller à l'ordinaire; & le lendemain, sur les neuf heures, je vis entrer mon démon, qui me dit qu'il venoit du palais, où... l'une des demoiselles de la reine l'avoit prié de l'aller trouver, & qu'elle s'étoit enquisse de moi, témoignant qu'elle persistoit toujours dans le dessein de me tenir parole, c'est-à-dire que de bon cœur elle me suivroit, si je la voulois mener avec moi dans l'autre monde. Ce qui m'a fort édifié, continua-t-il, c'est quand j'ai reconnu que le motif principal de son voyage étoit de se faire chrétienne: ainsi je lui ai promis d'aider son dessein de toutes mes forces, & d'inventer pour cet effet une machine ca-

pable de tenir trois ou quatre personnes, dans laquelle vous y pourrez monter ensemble dès aujourd'hui. Je vais m'appliquer sérieusement à l'exécution de cette entreprise; c'est pour-quoi, afin de vous divertir, pendant que je ne ferai point avec vous, voici un livre que je vous laisse. Je l'apportai jadis de mon pays natal; il est intitulé: *les états & empires de la lune, avec une addition de l'histoire de l'éincelle.* Je vous donne encore celui-ci, que j'estime beaucoup davantage; c'est le grand œuvre des philosophes, qu'un des plus forts esprits du soleil a composé. Il prouve là-dedans, que toutes choses sont vraies, & déclare la façon d'unir physiquement les vérités de chaque contradictoire, comme, par exemple, que le blanc est noir, & que le noir est blanc; qu'on peut être & n'être pas en même tems; qu'il peut y avoir une montagne sans vallée; que le néant est quelque chose; & que toutes les choses qui sont, ne sont point: mais remarquez qu'il prouve tous ces ignois paradoxes, sans aucune raison captieuse ou sophistique. Quand vous serez ennuyé de lire, vous pourrez vous promener, ou vous entretenir avec le fils de notre hôte; son esprit a beaucoup de charmes. Ce qui me déplaît en lui, c'est qu'il est impie: s'il lui arrive de vous scandaliser, ou de faire

par quelque raisonnement chanceler votre foi; ne manquez pas aussi-tôt de me le venir proposer; je vous en résoudrai les difficultés. Un autre vous ordonneroit de rompre compagnie; mais comme il est extrêmement vain, je suis assuré qu'il prendroit cette fuite pour une défaite, & il se figureroit que notre croyance seroit sans raison, si vous refusiez d'entendre les siennes. Il me quitta, en achevant ce mot; mais il fut à peine sorti, que je me mis à considérer attentivement mes livres, & leurs boîtes, c'est-à-dire leurs couvertures qui me sembloient admirables pour leurs richesses. L'une étoit taillée d'un seul diamant, sans comparaison plus brillant que les nôtres; la seconde ne paroïssoit qu'une monstrueuse perle fendue en deux. Mon démon avoit traduit ces livres en langage de ce monde; mais, parce que je n'ai point de leur imprimerie, je m'en vais expliquer la façon de ces deux volumes.

A l'ouverture de la boîte, je trouvai dedans je ne sais quoi de métal, presque semblable à nos horloges; plein de je ne sais quels petits ressorts & de machines imperceptibles; c'est un livre à la vérité, mais c'est un livre miraculeux, qui n'a ni feuillets, ni caractère; enfin, c'est un livre, où pour apprendre, les yeux sont inutiles; on n'a besoin

que d'oreilles. Quand quelqu'un donc souhaite lire, il bande avec grande quantité de toutes sortes de petits nerfs cette machine, puis il tourne l'aiguille sur le chapitre qu'il desire écouter, & au même instant il en sort comme de la bouche d'un homme, ou d'un instrument de musique, tous les sons distincts & différens qui servent entre les grands lunaires à l'expression du langage....

Quatre d'entr'eux portoient sur leurs épaules une espèce de cercueil enveloppé de noir : je m'informai d'un regardant, ce que vouloit dire ce convoi, semblable aux pompes funèbres de mon pays ; il me répondit que ce méchant.... & nommé du peuple par une chi-quenaude sur le genou droit, qui avoit été convaincu d'envie & d'ingratitude, étoit décédé le jour précédent, & que le parlement l'avoit condamné il y-a plus de vingt ans à mourir dans son lit, & puis d'être enterré après sa mort. Je me pris à rire de cette réponse ; & lui demandant pourquoi ? Vous m'étonnez, dis-je, de dire que ce qui est une marque de bénédiction dans notre monde, comme la longue vie, une mort paisible, une sépulture honorable, serve en celui-ci d'une punition exemplaire. Quoi ? vous prenez la sépulture pour quelque chose de précieus, me repartit cet

homme ? Et par votre foi , pouvez-vous concevoir quelque chose de plus épouvantable , qu'un cadavre marchant sous les vers dont il regorge ; à la merci des crapauds qui lui mangent les joues , enfin la peste revêtue du corps d'un homme ? Bon dieu ! la seule imagination d'avoir , quoique mort , le visage embarrassé d'un drap , & sur la bouche une pique de terre , me donne de la peine à respirer. Ce misérable que vous voyez porter , outre l'infamie d'être assisté dans une fosse , a été condamné d'être assisté dans son convoi de cent cinquante de ses amis ; & commandement à eux , en punition d'avoir aimé un envieux & un ingrat , de paroître à ses funérailles avec un visage triste ; & si les juges n'en avoient eu pitié , imputant en partie ses crimes à son peu d'esprit , ils auroient ordonné d'y pleurer. Hormis les criminels , on brûle ici tout le monde : aussi est-ce une coutume très-décente & très-raisonnable ; car nous croyons que le feu ayant séparé le pur d'avec l'impur , la chaleur rassemble par sympathie cette chaleur naturelle qui faisoit l'ame , & lui donne la force de s'élever toujours , & montant jusqu'à quelque astre , la terre de certains peuples plus immatériels que nous , & plus intellectuels , parce que leur tempérament doit répondre

& participer à la pureté du globe qu'ils habitent.

Ce n'est pas encore notre façon d'inhumér la plus belle. Quand un de nos philosophes vient à un âge où il sent ramollir son esprit, & la glace de ses ans engourdir les mouvemens de son ame, il assemble ses amis par un banquet somptueux; puis ayant exposé les motifs qui le font résoudre à prendre congé de la nature, & le peu d'espérance qu'il a d'ajouter quelque chose à ses belles actions, on lui fait ou grace, c'est-à-dire qu'on lui permet de mourir; ou on lui fait un sévère commandement de vivre. Quand donc, à la pluralité des voix, on lui a mis son soufflé entre les mains, il avertit ses plus chers & du jour & du lieu: ceux-ci se purgent, & s'abstiennent de manger pendant vingt-quatre heures; puis arrivés qu'ils sont au logis du sage, & sacrifié qu'ils ont au soleil, ils entrent dans la chambre, où le généreux les attend sur un lit de parade. Chacun le veut embrasser, & quand, c'est au rang de celui qu'il aime le mieux, après l'avoir baillé tendrement, il l'appuie sur son estomach, & joignant sa bouche sur sa bouche, de la main droite il se plonge un poignard dans le cœur. L'amant ne détache point ses lèvres de celles de son amant, qu'il ne le sente expirer; &

lors il retire le fer de son sang, & fermant de sa bouche la plaie, il avale son sang, qu'il suce jusqu'à ce qu'un second lui succède, puis un troisième, un quatrième, & enfin toute la compagnie; & quatre ou cinq heures après, on introduit à chacun une fille de seize ou dix sept ans; & pendant trois ou quatre jours qu'ils sont à goûter les plaisirs de l'amour, ils ne sont nourris que de la chair du mort qu'on leur fait manger toute crue, afin que si de cent embrassemens il peut naître quelque chose, ils soient assurés que c'est leur ami qui revit.

J'interrompis ce discours, en disant à celui qui me le faisoit, que ces façons de faire avoient beaucoup de ressemblance avec celles de quelques peuples de notre monde; & continuai ma promenade, qui fut si longue, que quand je revins il y avoit deux heures que le dîné étoit prêt. On me demanda pourquoi j'étois arrivé si tard? Ce n'a pas été ma faute, répondis-je au cuisinier qui s'en plaignoit: j'ai demandé plusieurs fois parmi les rues quelle heure il étoit; mais on ne m'a répondu qu'en ouvrant la bouche, serrant les dents, & tournant le visage de travers.

Quoi, s'écria toute la compagnie, vous ne savez pas que par là ils vous montroient l'heure? Par ma foi, répartis-je, ils avoient beau ex-

poser leurs grands nez au soleil, avant que je l'apprise. C'est une commodité, me dirent-ils, qui leur sert à se passer d'horloge; car ils font un cadran si juste de leurs dents, que lorsqu'ils veulent instruire quelqu'un de l'heure, ils ouvrent les lèvres; & l'ombre de ce nez qui vient tomber dessus leurs dents, marque, comme un cadran, celle dont le curieux est en peine. Maintenant, afin que vous sachiez pourquoi en ce pays tout le monde a le nez grand, apprenez qu'aussi-tôt que la femme est accouchée, la matrone porte l'enfant au maître du séminaire; & justement, au bout de l'an, les experts étant assemblés, si son nez est trouvé plus court qu'à une certaine mesure que tient le syndic, il est censé camus, & mis entre les mains de gens qui le châtent. Vous me demanderez la cause de cette barbarie, & comme il se peut faire que nous, chez qui la virginité est un crime, établissons des continences par force; mais sachez que nous le faisons, après avoir observé, depuis trente siècles, qu'un grand nez est le signe d'un homme spirituel, courtois, affable, généreux, libéral; & que le petit, est un signe du contraire. C'est pourquoi des camus on bâtit les Eunuques, parce que la republique aime mieux ne point avoir d'enfans, que d'en avoir qui leur fussent sem-

blables. Il parloit encore, lorsque je vis entrer un homme tout nud : je m'assis aussitôt, & me couvris pour lui faire honneur, car ce sont les marques du plus grand respect qu'on puisse en ce pays là témoigner à quelqu'un. Le royaume, dit-il, souhaite qu'avant de retourner en votre monde, vous en avertissiez les magistrats, à cause qu'un mathématicien vient tout à l'heure de promettre au conseil; que pourvu qu'étant de retour chez vous, vous vouliez construire une certaine machine, qu'il vous enseignera; il attirera votre globe, & le joindra à celui-ci: à quoi je promis de ne pas manquer. Hé! je vous prie, dis-je à mon hôte, quand l'autre fut parti, de me dire pourquoi cet envoyé portoit à la ceinture des parties honteuses de bronze; ce que j'avois vu plusieurs fois pendant que j'étois en cage, sans l'avoir osé demander, parce que j'étois toujours environné de filles de la reine, que je craignois d'offenser, si j'eusse en leur présence attiré l'entretien d'une matière si grasse: de sorte qu'il me répondit: Les femelles ici, non plus que les mâles, ne sont pas assez ingrats, pour rougir à la vue de celui qui les a forgées; & les vierges n'ont pas honte d'aimer sur nous, en mémoire de leur mère nature, la seule chose qui porte son nom. Sachez donc que

Pécharpe

l'écharpe dont cet homme est honoré, & où pend pour médaille la figure d'un membre viril est le symbole du gentilhomme; & la marque qui distingue le noble d'avec le roturier. Ce paradoxe me sembla si extravagant, que je ne pus m'empêcher de rire. Cette coutume me semble bien extraordinaire; repartis-je, car en notre monde, la marque de noblesse est de porter une épée. Mais l'hôte sans s'émouvoir: ô mon petit homme, s'écria-t-il, quoi? les grands de votre monde sont engagés de faire parade d'un instrument qui désigne un bourreau, & qui n'est forgé que pour nous détruire; enfin l'ennemi juré de tout ce qui vit? & de éacher au contraire un membre, sans qui nous serions au rang de ce qui n'est pas; le Prométhée de chaque animal, & le réparateur infatigable des faiblesses de la nature? malheureuse contrée, où les marques de génération sont ignominieuses, & où celles d'anéantissement sont honorables! cependant vous appelez ce membre-là des parties honteuses, comme s'il y avoit quelque chose de plus glorieux que de donner la vie, & rien de plus honteux que de l'ôter. Pendant tout ce discours nous ne laissons pas de dîner; & si-tôt que nous fûmes levés, nous allâmes au jardin prendre l'air; & là prenant occasion de parler de la génération & con-

ception des choses, il me dit : vous devez favoir que la terre se faisant un arbre, d'un arbre un pourceau, & d'un pourceau un homme, nous devons croire, puisque tous les êtres dans la nature tendent au plus parfait, qu'ils aspirent à devenir hommes; cette essence étant l'achèvement du plus beau mixte, & le mieux imaginé qui soit au monde, parce que c'est le seul qui fasse le lien de la vie animale avec la raisonnable. C'est ce qu'on ne peut nier sans être pédant, puisque nous voyons qu'un prunier, par la chaleur de son germe, comme par une bouche, suce & digere le gazon qui l'environne; qu'un pourceau dévore ce fruit, & le fait devenir une partie de soi-même; & qu'un homme mangeant le pourceau, réchauffe cette chair morte, la joint à soi, & fait revivre cet animal sous une plus noble espèce. Ainsi cet homme que vous voyez, étoit peut-être, il y a soixante ans, une touffe d'herbe dans mon jardin; ce qui est d'autant plus probable, que l'opinion de la metempsychose pythagorique, soutenue par tant de grands hommes, n'est vraisemblablement parvenue jusques à nous, qu'afin de nous engager à en rechercher la vérité. Comme en effet nous avons trouvé que tout ce qui est, sent & végète, & qu'enfin après que toute la matière est par-

venue à ce période qui est sa perfection, elle descend & retourne dans son inanité, pour revenir & jouer derechef les mêmes rôles. Je descendis très-satisfait au jardin, & je commençois à réciter à mon compagnon ce que notre maître m'avoit appris, quand le phénomène arriva pour nous conduire à la réfection & au dortoir.

Le lendemain dès que je fus éveillé, je m'en allai faire lever mon antagoniste. C'est un aussi grand miracle (lui dis-je en l'abordant) de trouver un fort esprit comme le vôtre enseveli dans le sommeil, que de voir du feu sans action : il souffrit ce mauvais compliment ; mais (s'écria-t-il avec une colère passionnée d'amour) ne vous déferez-vous jamais de ces termes fabuleux ? sachez que ces noms-là diffament le nom de philosophe, & que comme le sage ne voit rien au monde qu'il ne conçoive, & qu'il ne juge pouvoir être conçu, il doit abhorrer toutes ces expressions de prodiges & d'événemens de nature, qu'ont inventés les stupides pour excuser les foiblesses de leur entendement.

Je crus alors être obligé en conscience de prendre la parole pour le détromper. Encore, lui répliquai-je, que vous soyez fort obstiné dans vos sentimens, j'ai vu tout plein de cho-

ses arrivées surnaturellement. Vous le dites ; continua-t-il ; mais vous ne savez pas que la force de l'imagination est capable de guerir toutes les maladies que vous attribuez au surnaturel, à cause d'un certain baume naturel contenant toutes les qualités contraires à toutes celles de chaque mal qui nous attaque ; ce qui se fait quand notre imagination avertie par la douleur, va chercher en ce lieu le remède spécifique qu'elle apporte au venin. C'est là d'où vient qu'un habile médecin de votre monde conseille au malade de prendre plutôt un médecin ignorant qu'on estimera pourtant fort habile, qu'un fort habile qu'on estimera ignorant, parce qu'il se figure que notre imagination travaillant à notre santé, pourvu qu'elle soit aidée de remèdes, est capable de nous guerir ; mais que les plus puissans étoient trop foibles, quand l'imagination ne les appliquoit pas. Vous étonnez-vous que les premiers hommes de votre monde vivoient tant de siècles sans avoir eu aucune connoissance de la médecine ? non. Et qu'est-ce à votre avis qui en pouvoit être la cause, sinon leur nature encore dans sa force, & ce baume universel, qui n'est pas encore dissipé par les drogues dont vos médecins vous consomment ? n'ayant lors, pour rentrer en convalescence, qu'à le sou-

haïer fortement, & s'imaginer d'être guéris. Aussi leur fantaisie vigoureuse se plongeant dans cette huile vitale, en attiroit l'elixir, & appliquant l'actif au passif, ils se trouvoient presque dans un clin d'œil aussi sains qu' auparavant; ce qui malgré la dépravation de la nature, ne laisse pas de se faire encore aujourd'hui, quoiqu'un peu rarement à la vérité; mais le populaire l'attribue à miracle. Pour moi, je n'en crois rien du tout, & je me fonde sur ce qu'il est plus facile que tous ces docteurs se trompent, que cela n'est facile à faire: car le sievreux qui vient d'être guéri, a souhaité bien fort pendant sa maladie, comme il est vraisemblable, d'être guéri, & même il a fait des vœux pour cela; de sorte qu'il falloit nécessairement qu'il mourût, ou qu'il demeurât dans son mal, ou qu'il guerît: s'il fût mort, on eût dit que le ciel l'avoit récompensé de ses peines, & même on eût dit que, selon la prière du malade, il a été guéri de tous ses maux: s'il fût demeuré dans son infirmité, on auroit dit qu'il n'avoit pas la foi: mais parce qu'il est guéri, c'est un miracle tout visible. N'est-il pas bien plus vraisemblable que sa fantaisie excitée par les violens desirs de la santé, a fait son opération? car je veux qu'il soit réchappé; pourquoi crier miracle,

puisque nous voyons beaucoup de personnes qui s'étoient vouées, périr misérablement avec leurs vœux ?

Mais à tout le moins, lui repartis-je, si ce que vous dites de ce baume est véritable, c'est une marque de la raisonnable de notre ame, puisque sans se servir des instrumens de notre raison, sans s'appuyer du concours de notre volonté, elle fait elle-même comme si étant hors de nous elle appliquoit l'actif au passif. Or si étant séparée de nous elle est raisonnable, il faut nécessairement qu'elle soit spirituelle; & si vous la confessez spirituelle, je conclus qu'elle est immortelle, puisque la mort n'arrive dans l'animal que par le changement des formes dont la matière seule est capable. Ce jeune homme alors s'étant mis en son séant sur son lit, & m'ayant fait asseoir, discourut à-peu-près de cette sorte. Pour l'ame des bêtes qui est corporelle, je ne m'étonne pas qu'elle meure, vû qu'elle n'est possible qu'une harmonie des quatre qualités, une force de sang, une proportion d'organes bien concerté; mais je m'étonne bien fort que la nôtre, intellectuelle, incorporelle & immortelle, soit contrainte de sortir de chez-nous par la même cause qui fait périr celle d'un bœuf. A-t-elle fait pacte avec notre corps, quand il auroit un

toup d'épée dans le cœur, une balle de plomb dans la cervelle, une mousquetade à travers le corps, d'abandonner aussi-tôt sa maison... & si cette ame étoit spirituelle, & par soi-même si raisonnable, qu'elle fût aussi capable d'intelligence quand elle est séparée de notre masse, que quand elle en est revêtue, pourquoi les aveugles nés, avec tous les beaux avantages de cette ame intellectuelle, ne feroient-ils s'imaginer ce que c'est que de voir ? Est-ce à cause qu'ils ne sont pas encore privés par le trépas, de tous leurs sens ? quoi ? je ne pourrai donc me servir de ma main droite, à cause que j'en ai une gauche ?... Et enfin pour faire une comparaison juste, & qui détruise tout ce que vous avez dit, je me contenterai de vous apporter l'exemple d'un peintre qui ne peut travailler sans pinceau ; & je vous dirai que l'ame est tout de même, quand elle n'a pas l'usage des sens. Oui, mais ajouta-t-il... Cependant ils veulent que cette ame qui ne peut agir parfaitement, à cause de la perte d'un de ses outils dans le cours de la vie, puisse alors travailler avec perfection, quand après notre mort elles les aura tous perdus. S'ils me viennent rechanter qu'elle n'a pas besoin de ces instrumens pour faire ses fonctions, je leur rechanterai qu'il faut

fouetter les quinze-vingt, qui font semblant de ne voir goutte, Il vouloit continuer dans de si impertinens raisonnemens; mais je lui fermai la bouche, en le priant de les cesser, comme il fit, de peur de querelles; car il connoissoit que je commençois à m'échauffer. Il s'en alla ensuite, & me laissa dans l'admiration des gens de ce monde-là, dans lesquels, jusqu'au simple peuple, il se trouve naturellement tant d'esprit; au lieu que ceux du nôtre en ont si peu, & qu'il leur coûte si cher. Enfin l'amour de mon pays me détacha petit à petit de l'affection, & même de la pensée que j'avois eue de demeurer en celui-là. Je ne songeai plus qu'à mon départ; mais j'y vis tant d'impossibilité, que j'en devins tout chagrin. Mon démon s'en apperçut; & m'ayant demandé à quoi il tenoit que je ne parusse pas le même que toujours, je lui dis franchement le sujet de ma mélancolie; mais il me fit de si belles promesses pour mon retour, que je m'en reposai sur lui entièrement. J'en donnai avis au conseil, qui m'envoya quérir, & qui me fit prêter serment, que je raconterois dans notre monde les choses que j'avois vues en celui-là. Ensuite on me fit expédier des passeports; & mon démon s'étant muni des choses nécessaires pour un si grand voyage, me des

manda en quel endroit de mon pays je voulois descendre. Je lui dis, que la plupart des riches enfans de Paris se proposant un voyage à Rome une fois en la vie, ne s'imaginant pas après cela qu'il y eût rien de beau ni à faire, ni à voir, je le priai de trouver bon que je les imitasse ; mais ajoutai-je, dans quelle machine ferions-nous ce voyage, & quel ordre pensez-vous que me veuille donner le mathématicien qui me parla l'autre jour de joindre ce globe-ci au nôtre ? quant au mathématicien, me dit il, ne vous y arrêtez point, car c'est un homme qui promet beaucoup, & qui ne tient rien, Et quant à la machine qui vous reportera, ce sera la même qui vous voitura à la cour, Comment, dis-je, l'air deviendra, pour soutenir vos pas, aussi solide que la terre ? c'est ce que je ne crois point. Hé c'est une chose étrange, reprit-il, que vous croyiez & ne croyiez pas, Hé ! pourquoi les sorciers de votre monde, qui marchent en l'air, & conduisent des armées, des grêles, des neiges, des pluies, & d'autres météores, d'une province en une autre, auroient-ils plus de pouvoir que nous ? soyez, soyez, je vous prie, plus crédule en ma faveur. Il est vrai, lui dis-je, que j'ai reçu de vous tant de bons offices, de même que Socrate, & les autres pour qui vous avez

tant eu d'amitié, que je me dois fier à vous; comme je fais, en m'y abandonnant de tout mon cœur. Je n'eus pas plutôt achevé cette parole, qu'il s'enleva comme un tourbillon, me tenant entre ses bras; il me fit passer sans incommodité tout ce grand espace que nos astronomes mettent entre nous & la lune, en un jour & demi; ce qui me fit connoître le mensonge de ceux qui disent qu'une meule de moulin seroit trois cens soixante & tant d'années à tomber du ciel, puisque je fus si peu de tems à tomber du globe de la lune en celui-ci. Enfin dès la seconde journée, je m'aperçus que j'approchois de notre monde. Déjà je distinguois l'europe d'avec l'afrique, & ces deux d'avec l'asie, lorsque je sentis le soufre qui sortoit d'une haute montagne : cela m'incommodoit, de sorte que je m'évanouis. Je ne puis dire ce qui m'arriva ensuite; mais je me trouvai, ayant repris mes sens, dans des bruières sur la pente d'une colline, au milieu de quelques pâtres qui parloient italien. Je ne savois ce qu'étoit devenu mon démon, & je leur demandai, s'ils ne l'avoient point vu. A ce mot, ils firent le signe de la croix, & me regardèrent comme un démon moi-même : mais leur disant que j'étois chrétien, & les priaat de me conduire en quel-

que lieu où je puisse me reposer, ils me menèrent dans un village à un mille de là, où je fus à peine arrivé, que tous les chiens du lieu, depuis les bichons jusqu'aux dogues, se jettèrent sur moi, & m'eussent dévoré, si je n'eusse trouvé une maison où je me sauvai: mais cela ne les empêcha pas de continuer leur sabat, en sorte que le maître du logis m'en regardoit de mauvais œil; & je crois que dans le scrupule où le peuple augure de ces sortes d'accidens, cet homme étoit capable de m'abandonner à ces animaux, si je ne me fusse avisé que ce qui les acharnoit ainsi après moi, étoit le monde d'où je venois, à cause qu'ayant coutume d'aboyer à la lune, ils sentoient que j'en venois, & que j'en avois l'odeur, comme ceux qui conservent une espèce de relan ou air marin, après être descendus de dessus la mer. Pour me purger de ce mauvais air, je m'exposai sur une terrasse, durant quelques heures au soleil: après quoi je descendis, & les chiens qui ne sentoient plus l'influence qui m'avoit fait leur ennemi, ne m'aboyèrent plus, & s'en retournèrent chacun chez soi. Le lendemain je partis pour Rome, où je vis les restes des triomphes de quelques grands hommes, de même que ceux des siècles: j'en admirai les belles ruines, & les belles réparations qu'y

ont fait les modernes. Enfin après y avoir demeuré quinze jours avec M. de Cyrano mon cousin, qui me prêta de l'argent pour mon retour, j'allai à Civita-vecchia, & me mis sur une galere, qui m'amena jufqu'à Marseille. Pendant ce voyage je n'eus l'esprit tendu qu'aux merveilles de celui que je venois de faire. J'en commençai les mémoires dès ce tems-là; & de retour, je les ai mis autant en ordre que la maladie qui me retient au lit me l'a pu permettre. Mais prévoyant quelle fera la fin de mes études & de mes travaux, pour tenir parole au conseil de ce monde-là, j'ai prié monsieur le Bret, mon plus cher & plus inviolable ami, de les donner au public, avec l'histoire de la republique du soleil, celle de l'étincelle, & quelques autres ouvrages de même façon, si ceux qui nous les ont dérobés les lui rendent, comme je les en conjure de tout mon cœur.

Fin du voyage dans la Lune.